

L'APOTRE



J. A. MUENIER.

JOUR DE FÊTE

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux.

TEXTE

Page

- 441 — Matière à réflexion .
 443 — Souvenirs d'Afrique .
 446 — " Si je l'agrafe ! " .
 448 — La préservation de nos richesses forestières .
 450 — Le tigre royal en Cochinchine .
 455 — Un embarrassant pépin de pomme .
 458 — Chronique littéraire : *L'Œil du Phare* .
 460 — Éphémérides canadiennes : juillet 1923 .
 462 — L'eau de goudron .
 463 — La machine humaine : Ses détraquements .
 465 — Les légumes .
 467 — Le syndicat est le protecteur de la société .
 469 — Pour s'amuser .
 470 — Les livres .
 470 — Les trois angelus (*poésie*) .
 472 — L'Héritier des ducs de Sailles (*feuilleton*) .
 478 — Table des matières .

J.-ALBERT FOISY
 YVES MORVAN (*Annales de S.-Joseph*)
 (*Bulletin paroissial de N.-D. du Chemin*)

LOUIS VICO (*Chez Nous*)
 E. FEYTAUD (*L'Ami des Enfants*)
 ESDRAS DU TERROIR (*Le Messager*)
 FERDINAND BÉLANGER

LE VIEUX DOCTEUR
 (*La Cuisine à l'École primaire*)
 THOMAS POULIN (*Le Travailleur*)

JEAN BRUCHÉSI
 M. DELLY

ILLUSTRATIONS

- 445 — Saint Dominique (4 août)
 447 — L'Orphelinat-école du Lac Sergent .
 449 — Monument érigé sur les bords du lac Champlain à la mémoire de Samuel de Champlain .
 465 — Vue de la Piazza Santa Croce, à Florence .
 457 — Saint Bernard (20 août)
 460 — Feu l'abbé Arthur Dumais .
 462 — L'hon. J.-H. Bell .
 468 — Le vieux Québec : Vue du Palais épiscopal de Québec et de ses ruines .
 471 — Le général Gouraud au Canada .

La Caisse d'Économie de N.-D. de Québec.

BANQUE D'ÉPARGNE

SIÈGE SOCIAL :
21, RUE ST-JEAN, QUÉBEC.

Sept Succursales à Québec.
Deux Succursales à Lévis.

L'ÉPARGNE CONDUIT A LA FORTUNE.

THES CAFES

Thé Noir du Ceylon
 Thé Noir de Chine.
 Thé de Colombo.
 Thé Vert de Chine.
 Thé naturel du Japon.

EN CAISSES $\frac{1}{2}$ CAISSES ET
 NATTES 100-80-40-25-10 lbs

Café Extra
 Café Fancy
 Café Royal

Rôtis et moulus
 EN CHAUDIÈRES DE 5-10-25
 50-75 ET BARILS DE 100 lbs

Notre département spécial sera toujours prompt à vous faire parvenir les échantillons qu'il vous plaira de demander.

LANGLOIS & PARADIS, Limitée
QUÉBEC

LA HERNIE GUÉRIE

par les PLAPAO-PADS ADHÉSIFS DE STUART signifie que vous pouvez jeter au loin les bandages douloureux, parce qu'ils sont faits pour guérir et non seulement pour retenir la hernie. Mais s'adaptant justement ils sont aussi un facteur important pour retenir des hernies qui ne se peuvent retenir par les bandages. PAS DE BOUCLES, COURROIES OU DE RESSORTS. Doux comme le velours, facile à appliquer, pas dispendieux. Action continue jour et nuit. Obtint grand prix à Paris et médaille d'or à Rome. Nous prouvons nos avancés en vous envoyant PLAPAO D'ESSAI et le livre de M. Stuart sur la hernie ABSOLUMENT GRATIS. N'envoyez pas d'argent. Ecrivez aujourd'hui à : PLAPAO Co., 2613, Stuart Bldg., St-Louis, Mo., E.-U.

Adrien Falardeau

AVOCAT

Edifice "Quebec Railway"
 QUÉBEC

Tél. 2307

Rés. 4359-m

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec.

VOLUME IV

QUÉBEC, AOÛT 1923.

No 12

Matière à réflexion

UN ami de la presse catholique nous communiquait il y a quelques jours un article d'un journal américain, le Providence Journal intitulé "Eglises et croyances." Il est tellement symptomatique d'un état d'esprit qui tend à se répandre de plus en plus, que nous allons le citer en entier :

"Le fils d'un ancien ministre presbytérien distingué de New-York dit, bien qu'il soit un membre en vue de la congrégation où son père a longtemps prêché, que les cinq articles de foi de l'assemblée presbytérienne, représentent clairement et admirablement tout ce qu'il ne croit pas au point de vue religieux.

Si cela signifie quelque chose c'est qu'il existe des milliers de membres qui ne se soumettent pas aux croyances établies des sectes dont ils font partie ou dont ils prétendent faire partie. Comment tous les divers états d'esprit peuvent-ils se contenter d'un même credo ? Pour nous permettre de nous entendre sur un même programme théologique, il faudrait, en vérité, que ce programme fut bien large.

"Et pourtant, il n'y eut jamais une époque où l'on eût plus besoin de vraie religion dans le monde ni où l'on a manifesté un plus grand désir d'en avoir. Le siècle actuel n'est irréligieux qu'en autant qu'il est mécontent des formules et des formes passées. On ne peut douter que, si l'on accepte l'analogie du passé, qu'une nouvelle ère religieuse naîtra, qui rejettera quelques-unes des anciennes absurdités et établira des vues nouvelles de la vérité, rendant la théologie acceptable à une foule d'hommes qui se mettent aujourd'hui au-dessus de toutes les religions reconnues.

"La vérité ne change pas, mais les conceptions que l'homme se fait de la vérité varient. Une doctrine satisfaisante au dixième siècle ne le sera pas au vingtième. Les connaissances religieuses doivent s'accroître comme s'accroissent les connaissances scientifiques, comme se répandent l'art et la littérature, comme l'esprit humain reçoit des impressions nouvelles et découvre les secrets de l'univers."

* * *

Le Providence Journal est assurément un des journaux bien faits de l'est des Etats-Unis. S'il s'aventure sur ce terrain glissant, c'est que ses directeurs se trouvent dans un vrai chaos au point de vue religieux et qu'ils se débattent dans le doute, entre le besoin de religion et l'impossibilité de trouver une autorité qui donne le repos aux inquiétudes de leur âme.

C'est le manque d'autorité reconnue qui enlève au protestantisme toute influence sur l'esprit de ses adeptes.

En effet, chez les protestants, l'autorité suprême en matière d'interprétation des Saintes Ecritures, c'est l'intelligence individuelle. Il n'existe pas chez eux de corps accepté pour déterminer les vérités qui sont de foi, les vérités qui ont été révélées et chacun doit se débattre comme il peut dans les livres inspirées.

C'est ce qui explique qu'il existe tant de sectes diverses niant un plus ou moins grand nombre de vérités et groupant dans leurs temples des individus qui ne se considèrent nullement tenus de croire ce que prêchent les ministres qu'ils ont librement acceptés comme pasteurs.

Il n'est pas surprenant, alors, que la masse glisse insensiblement vers l'indifférence totale et l'incrédulité.

De plus, la foi n'implique pas seulement la soumission de l'intelligence à des vérités que la raison humaine ne peut pas comprendre ni découvrir par ses propres forces ; elle suppose aussi des obligations morales découlant naturellement de ces vérités.

C'est sur ce terrain des obligations morales que le protestantisme se trouve de plus en plus impuissant.

Comme il n'y a pas d'autorité universellement acceptée qui sert de règle de foi, l'individu est tenté de mettre en doute les vérités qui sont les plus gênantes et imposent le plus de sacrifices à son orgueil, à sa cupidité, à sa sensualité.

Aussi, on a pu voir, en ces derniers siècles, que l'abaissement de la foi a toujours été proportionné à une licence plus grande au point de vue des mœurs.

Les éducateurs les plus éclairés, même en dehors de l'Eglise catholique, disent avec raison, qu'il est impossible d'avoir dans les écoles un enseignement morale qui n'est pas basé sur l'enseignement religieux dogmatique.

En supprimant donc le dogme dans le vie religieuse, il est tout naturel qu'on ait détruit la base de la morale chrétienne et s'il existe encore beaucoup de braves gens parmi les protestants, ce n'est pas tant à cause de l'influence bienfaisante de l'enseignement religieux qui se donne dans les temples et auquel personne n'est tenu de croire, qu'au fonds de foi catholique traditionnelle qui est resté dans l'âme des protestants après plusieurs générations de protestantisme.

* * *

C'est d'ailleurs bien compréhensible, puisque le protestantisme est essentiellement la religion de la négation.

On n'est protestant qu'en refusant de croire certaines vérités révélées et admises comme telles dans l'Eglise catholique, des siècles avant la prétendue réforme.

Aujourd'hui encore, les sectes ne se différencient que par une négation plus complète, plus étendue.

Ce qui reste de foi véritable dans toutes les sectes protestantes vient de l'Eglise catholique et s'y trouve encore.

Il n'y a pas un seul article de foi, dans les églises protestantes qui n'existait pas avant la réforme ; depuis la réforme, les efforts des hommes

les plus religieux se sont limités à conserver le plus possible du patrimoine transmis par les fondateurs du protestantisme. Ils n'ont jamais pu, ils n'ont jamais tenté de l'augmenter.

Le Catholicisme, tout en conservant toutes les vérités de foi dans les siècles antérieurs, a accru le nombre de ses dogmes en définissant comme vérités de foi, l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge et l'infailibilité du Pape.

Ce sont là deux vérités qui étaient universellement acceptées dans l'Eglise, depuis la plus haute antiquité ; le siècle dernier les a vues avec joie passer au nombre des dogmes.

Y a-t-il une seule vérité que le protestantisme ait affirmée depuis sa fondation ?

Pas une seule ; tout ce qu'il a pu faire, ce fut de lutter contre la négation de celles qui étaient universellement acceptées au début, sans y réussir d'ailleurs.

* * *

C'est pour cela, aujourd'hui, que les fils de ministres protestants se vantent de ne plus croire à ce qu'enseigne l'Eglise à laquelle ils prétendent appartenir.

C'est pour cela, comme il a été démontré dans une récente enquête, que 40 pour cent des enfants des écoles publiques de l'Etat de New-York, ne connaissent pas les commandements de Dieu et ne savent pas un mot du Notre Père.

C'est ce qui explique que des gens prétendus sérieux comme les rédacteurs du Providence Journal, espèrent une nouvelle ère religieuse qui présentera au monde une religion faite à son goût, car, si la vérité ne change pas, les hommes s'en font une conception différente.

La vérité ne change pas ; c'est juste. Aussi, ce qui était vrai au dixième siècle, demeure vrai aujourd'hui. Au dixième siècle on croyait en un seul Dieu en trois personnes, au Fils de Dieu incarné, mort et ressuscité, véritablement présent sur l'autel ; en ce temps-là, on croyait aussi que le soleil éclaire, que le feu brule, que les fleuves coulent de leur source à leur embouchure.

Ces vérités, dans l'un et l'autre ordre, sont encore vraies aujourd'hui et il n'est pas plus possible aux hommes de changer les premières que les dernières, quelles que soient les découvertes de la science moderne.

Souvenirs d'Afrique

UNE EXCELLENTE JOURNÉE

Le soleil équatorial africain, après avoir, toute la journée, brûlé, sans merci, plaines, montagnes, vallées, disparaissait, à l'horizon, dans une de ces apothéoses féériques qui vous font comparer nos couchers de soleils européens à l'exode lamentable de quelque vieille Phébé de l'hospice des vieilles lunes.

Mettons que j'exagère un peu.

Au flanc d'une colline, dans un étroit sentier bordé de hautes herbes, presque aussi hautes que lui, un missionnaire le front baigné de sueur, le pas lourd, le dos voûté, non par l'âge — il n'avait encore que vingt-sept ans — par la fatigue, cheminait.

Le soleil et son apothéose ne lui disaient rien ce soir-là.

Son ange fut venu lui annoncer que le Paradis se trouvait à deux lieues seulement de distance, à droite ou à gauche de son chemin, qu'il n'eut même pas songé à l'atteindre, tant il était fatigué. Arriver à sa pauvre et chère mission dont les toits de chaume et les murs de terre glaise se dressaient là tout près sur la colline opposée, était sa seule pensée et son unique désir.

La journée avait été rude et sans profit. Huit heures de marche sous un soleil de feu, tantôt dans des sentiers de braise, tantôt à travers des marécages infects ; deux bains de siège, dans des ruisseaux d'où il était sorti avec une douzaine de sangsues à chaque jambe ; comme déjeuner, une boîte de sardines de Concarneau et un biscuit véreux, le tout arrosé d'un verre d'eau de mare aussi claire qu'une conscience d'apache ; tel était le bilan de la journée. Résultat : six essais infructueux de catéchisme dans six villages différents. A l'histoire de la création du monde on avait souri légèrement ; à la création d'Adam et d'Eve on rit avec entrain ; le péché de notre commune mère désopila toutes les rates et les femmes poursuivies par les huées des hommes s'enfuirent ; quant à ces derniers, à la sentence du Seigneur : " tu mangeras ton pain à la sueur de ton front " un à un — eux qui n'ont jamais travaillé — se levèrent, un sourire ironique au coin des lèvres, et rentrèrent

dans leur case avec un air de dire : " nous t'entendrons là-dessus une autre fois. "

Et le missionnaire était demeuré seul.

Il en fut à peu près de même dans tous les villages.

Hâtons-nous de dire que la mission du Mous-soucou était établie dans le pays depuis six mois à peine et que, partant, cet insuccès n'avait rien d'extraordinaire.

La journée avait donc été nulle. Parti le matin, plein d'espérances et rêvant vingt conquêtes, le missionnaire rentrait, le soir, abattu au physique, au moral quasi découragé.

" Mon Dieu, murmura-t-il en poussant un gros soupir. Quand donc sonnerez-vous l'heure de la grâce pour ces pauvres peuples ? "

Il suspendit tout à coup sa marche et prêta l'oreille : à son triste soupir là tout près dans les hautes herbes avait répondu une longue plainte à laquelle succéda une deuxième, puis une troisième : il n'y avait pas à en douter, c'était une plainte humaine.

Tout fatigué qu'il fut le jeune missionnaire s'aidant de ses coudes écarta résolument les hautes herbes et pénétra dans la brousse. L'idée qu'on lui tendait peut-être un piège traversa son esprit ; il avança quand même, quoiqu'il n'eut d'autre arme que sa croix de missionnaire. Comme tous les jeunes il ne dédaignait pas l'aventure et possédait un joli gain d'imprudance. Brusquement il se trouva au bord d'une sorte de rond-point où les hautes herbes avait été arrachées et le sol piétiné. Une case se dressait au centre bâtie en forme de ruche et à peine suffisante pour abriter un homme. C'était de là que sortaient des plaintes. Sur le seuil étroit et bas, si bas qu'il fallait pour le franchir marcher à la façon des quadrupèdes, reposait une main décharnée et noire. On n'y voyait rien de plus.

La nuit tombait et l'ombre de quelques arbres voisins la rendait déjà complète autour de la pauvre case.

Le missionnaire fit quelques pas et interrogea : " Qui est là ? "

— Moi.

— Oui, toi ?

— Kaloji, le père de Nzunga.

— Je ne le connais pas. Mais pourquoi es-tu ici seul dans la brousse à deux pas de la forêt pleine de fauves ?

— Parce que !

Et le vieillard accentua ce mot de manière à faire comprendre qu'il n'était pas du tout disposé à subir un interrogatoire.

Le missionnaire craqua une allumette.

Pour le coup c'en fut bien d'une autre. Kaloji qui n'avait jamais vu la figure d'un blanc se mit à crier avec épouvante.

— Mon père, ma mère ! au secours ! au secours !

En même temps le missionnaire avait entré la tête dans la case mais il se rejeta tout à coup en arrière comme frappé d'une massue.

Qu'avait-il donc vu ? rien de bien terrible : un pauvre vieillard épouvanté. Alors pourquoi ce recul et cet étourdissement subit ? C'est qu'il avait senti quelque chose d'horrible, une odeur plus fétide que celle qui s'exhale d'un cadavre en putréfaction !

Il se remit pourtant, ouvrit la bouche à la tiède brise du soir et interrogea du dehors :

— Kaloji ?

— Au secours ! au secours ! clama le vieillard à demi-mort de frayeur.

— Allons, Kaloji, soyons sage, lui dit le missionnaire avec douceur. Quand donc les blancs qui habitent ici à côté, sur la colline, ont-ils fait du mal à quelqu'un ? Ne sais-tu pas que nous sommes venus dans le pays pour rendre la santé à ceux qui sont malades et la vie à ceux qui sont morts ?

— Hein ? fit le vieillard étonné.

— Oui, rendre la santé aux malades, la vie aux morts, la liberté aux esclaves, la paix du cœur aux affligés. Toi, noir, moi, blanc, ne sommes-nous pas tous les enfants d'un même Dieu qui a fait le ciel et la terre et ne devons-nous pas nous entr'aider les uns les autres ? Voyons, tu n'as plus de famille ?

— Si, j'ai deux fils et cinq filles et autant de neveux qu'il y a de bananes dans un régime.

— Alors pourquoi es-tu ici seul, abandonné dans une case ouverte aux hyènes et aux chacals ?

— On m'a chassé du village parce que ma plaie sentait trop mauvais.

— Depuis quand es-tu là ?

— Depuis ce matin.

— Mais comment pourras-tu vivre ?

— Mes enfants m'apporteront peut-être à manger.

— Qui soignera ta plaie ?

— Oh ! pour cela, personne !

— Eh bien, Kaloji, mon ami, écoute : puisque le bon Dieu m'a envoyé vers toi, je veux, moi, soigner ta plaie et je te guérirai.

— Toi, tu n'y songes pas ! Personne depuis six mois m'a eu le courage de l'approcher tant l'odeur qu'elle exhale est infecte, et, si cette misérable jambe n'était pas attachée à mon corps je serais moi-même le premier à m'en éloigner.

— Veux-tu, Kaloji, mon frère, me permettre de la voir ?

Le vieillard s'agita et demanda, avec frayeur :

— Tu ne me tueras pas ?

— Te tuer ? Qui donc t'a mis de pareilles idées dans la tête.

— On dit tant de choses sur les blancs là-bas au village.

Le missionnaire prit une touffe d'herbes sèches, y craqua une allumette et, à la lueur de cette torche improvisée il regarda dans la case. Le vieillard était assis sur son séant le dos appuyé au poteau de soutien de sa misérable demeure, la jambe droite étalée de son long en travers du seuil. Au-dessus du genou en pleine cuisse, une plaie horrible large comme la main rejetait son pus verdâtre par trois coulées différentes menagées dans les croûtes des anciens pus desséchés.

Fut-ce l'odeur nauséabonde, fut-ce la vue écœurante de cette plaie ? sans doute les deux, le cœur du missionnaire se souleva et, remettant la tête dehors de la case il resta quelques secondes dans cette position, violemment secoué par l'effort d'un vomissement sec.

— Je te l'avais bien dit s'écria le vieillard. Va-t-en ! abandonne-moi à mon triste sort !

A ce moment des glapissements lugubres éclatèrent de toutes parts dans les forêts et les hautes herbes.

Le vieillard eut un frisson, ses dents claquèrent et il murmura :

— “ Les hyènes ! ”

— Oui, les hyènes, mon pauvre Kaloji, lui dit le missionnaire et, dans l'état où tu te trouves, avec cette plaie qui exhale une odeur si forte, nul doute qu'avant une demi-heure tu n'aies autour de toi toutes les hyènes du quartier. Je n'ai pas le droit de t'abandonner ainsi.

— “ Les hyènes ! les hyènes ! ” répondit le vieillard avec terreur.

— Écoute, Kaloji, mon frère, veux-tu venir avec moi ?

— Je ne puis pas marcher.

— Je te porterai, je suis fort.

— Et que feras-tu de moi dans ton village ?

— Je te ferai bâtir une jolie case, solide, spacieuse où j'irai moi-même soigner ta plaie, tu y mangeras à ta faim, et tu y boiras à ta soif, enfin tu y vivras aussi heureux qu'on peut l'être quand on souffre. Veux-tu ?

— Mais pour ce soir ?

— Nous nous arrangerons. Viens !

Le vieillard hésitait quand un fourmillement presque imperceptible se produisit dans les hautes herbes.

“ Les hyènes ! les hyènes ! ” murmura-t-il encore.

Alors, se trainant sur le sol comme un reptile, il sortit de la case. Là jetant un regard autour de lui il écouta encore : un souffle d'haleines chaudes passait avec la brise du soir dans les tiges des hautes herbes.

— “ Elles sont plus de cent ? ” murmura-t-il en frissonnant.

Le missionnaire prit le manteau huileux du pauvre Kaloji et enveloppa soigneusement son horrible plaie. Puis se mettant à genoux.

“ Grimpe sur mon dos, dit-il au vieillard et passe tes bras par dessus mes épaules.

Celui-ci obéit.

Et quoique las de sa rude journée ce fut d'un pas léger que le missionnaire emporta son précieux fardeau jusqu'à la mission.

Il n'y avait, évidemment aucune case de disponible pour le pauvre Kaloji, mais on s'arrangea : chaque missionnaire prit dans sa chambre deux ou trois chèvres, on en envoya cinq au dortoir des enfants et le pauvre infirme réconforté par un bon dîner, sa plaie lavée à grand renfort d'eau phéniquée et bandée de charpie bien blanche, coucha dans l'étable toute neuve d'ailleurs, sur un bon lit de feuilles sèches.

Après la prière du soir le missionnaire entra dans sa chambre et, se jetant à genoux au pied de son lit :

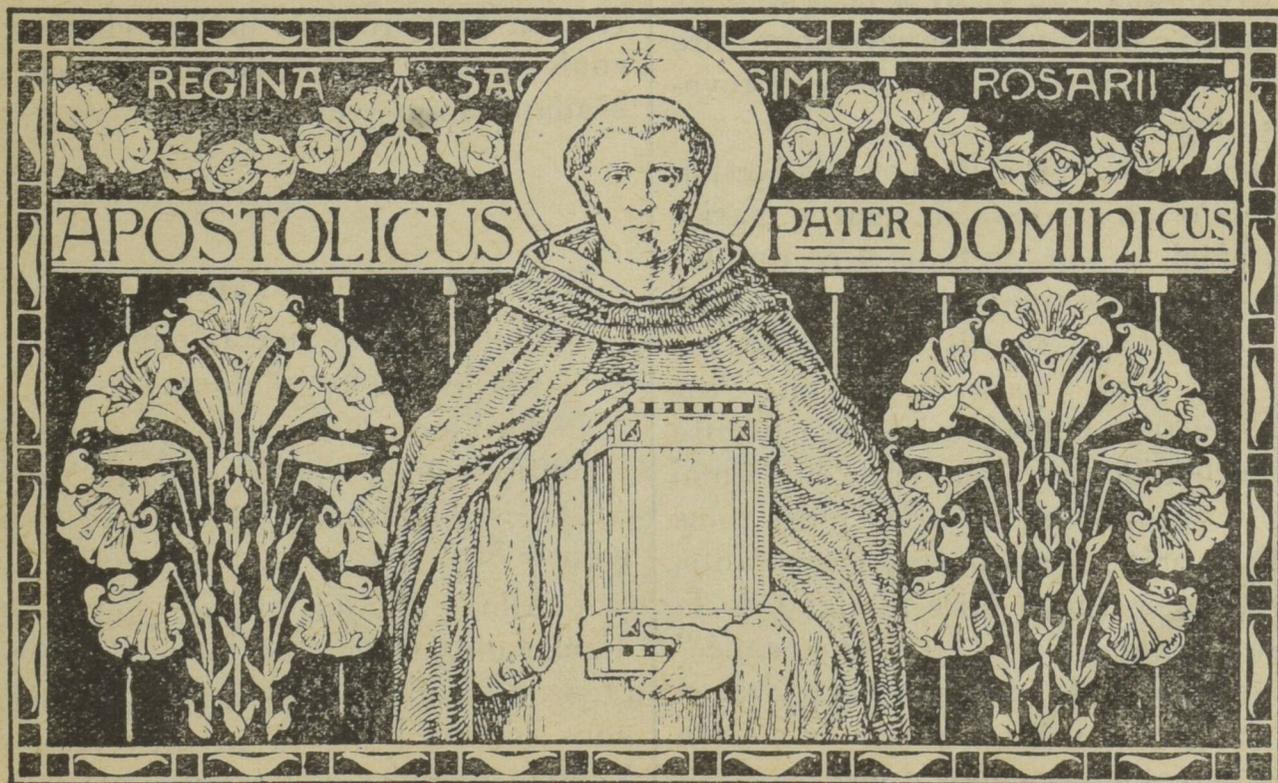
“ Merci, mon Dieu, dit-il, et pardon d'avoir désespéré, j'ai eu son corps aujourd'hui, demain vous aurez son âme. Je suis content j'ai fait une excellente journée.”

.....
Trois mois après le vieux Kaloji recevait le baptême et faisait sa première communion. Mais sa plaie corporelle était incurable. A huit jours d'intervalle il mourut en prédestiné.

Ce fut la première conversion d'adulte que l'on enregistra à la mission de Moussoucou.

Yves MORVAN.

[Annales de Saint-Joseph.]



“Si je l'agrafe !”

Huit heures du matin...

Madame Belhumeur, en châle et en tablier, revient de l'épicerie du coin, avec deux livres de fèves, deux livres de sucre et une pinte de lait de chez Joubert.

* * *

Huit heures et trois minutes...

Madame Latendresse vient reconduire, jusqu'au trottoir, ses deux petites qui partent pour le Jardin de l'Enfance.

“Écoute, Lucie, fais attention à ta petite sœur Jeannette en traversant la rue des tramways. Tiens, tu donneras ce paquet à la sœur, en arrivant là-bas. Tu lui diras : “Ma Sœur, c'est maman qui vous envoie cela pour vos pauvres.” Maintenant, deux bons becs à maman et en route, comme deux petites filles bien sages.”

* * *

Huit heures et quatre minutes... sur le trottoir.

“Bonjour, Madame Latendresse, vous les aimez donc bien, votre Jeannette et votre Lucie : vous faites claquer ça, un bon bec ! J'ai cru que vous alliez les manger, ma parole !

— Pas plus fort que vous, Madame Belhumeur ; ça claque aussi, allez... tous les matins, sur le seuil de la porte, quand vous embrassez votre mari qui part pour l'ouvrage. Ça donne du cœur voyez-vous : du cœur à la femme et aux enfants ; du cœur à nos hommes pour faire leur rude journée ; comme ils ont hâte de revenir le soir au logis !

— C'est bien vrai. Avec un peu d'affection et de savoir-faire on garde facilement le mari à la maison ; ainsi, le soir, je tiens à ce que les enfants soient en belle tenue, bien nets et bien peignés, ragoûtants et gentils, pour aller au-devant de leur papa ; dans la maison, c'est l'ordre et la chaleur ; la table mise ; la marmite fume. “Débarbouille-toi, mon vieux, enfile-moi cette chemise propre et chaude, puis viens manger ; c'est prêt ; vous autres les enfants, attendez votre père pour faire le signe de la croix avec lui, ce pain-là c'est lui qui l'a gagné.”

— Vous avez raison, Madame Latendresse, quand la ménagère se mêle de rendre la maison habitable et agréable, la vie est douce.

— Sans nous vanter... toutes les ménagères ne s'appellent pas Madame Belhumeur, ni Madame Latendresse, à preuve notre pauvre voisine du deuxième, Madame Lamertume...

— Ah ! oui... Mais j'y pense, vous savez qu'elle est bien malade ?

— Vous ne me dites pas ! Mais je lui ai parlé encore hier soir. Elle se plaignait fort, la pauvre femme, d'être bien malheureuse. “Comment faites-vous donc, vous autres, me disait-elle, tout marche sur des roulettes, chez vous ; on n'entend pas un mot plus haut que l'autre, vos maris sont des anges, vos enfants des chérubins ; c'est le ciel. Chez moi, le torchon brûle tout le temps ; je passe ma vie à chicaner mon mari, à taper mes enfants ; je vous assure que ce n'est pas gai.”

— En tout cas, sa grande fille, Maria, est descendue vers sept heures, elle pleurait, elle me dit : “Venez donc voir maman qui est bien malade ce matin ; il va falloir appeler le médecin peut-être : il faudrait que je reste à la maison pour la soigner ; mais voilà : je ne pourrai pas aller au bureau et je vais peut-être perdre ma place.”

J'ai consolé la pauvre enfant en lui disant de ne pas s'inquiéter : “Allez travailler. Votre mère ne sera pas seule ; vous partez à huit heures trente ; je serai rendue chez vous ; je me charge de tout.”

Si je laissais mes trois petits chez vous en montant, Madame Latendresse ?

— Mais certainement ! certainement ; je vais en prendre soin de ces chéris et si vous voulez j'irai, ce midi, vous remplacer auprès de Madame Lamertume.

* * *

Huit heures trente : au deuxième.

“Bonjour, Madame Lamertume ! Ça ne va donc pas bien, pauvre dame ?

— Ah ! mon Dieu, ne m'en parlez pas ! Que je souffre ! Que je souffre donc ! C'est le martyr ! Ah ! c'est fini ! Je ne vivrai pas ! J'aime mieux mourir

— Allons ! Voyons ! pourquoi pleurer ? vous désoler ainsi ? Ça n'avance à rien de se décourager, de se manger les sangs comme ça ! On va vous soigner ! On va prendre soin de vous ! Voyons, du courage ! A votre âge !...”

Midi : Madame Belhumeur descend. Arrive Madame Latendresse.

“ Eh ! bien, est-ce que ça va mieux, Madame Lamertume ?

— Ah ! elle est partie cette grue-là ? Ah ! bien *si je l'agrafe*, la Belhumeur, moi, vous allez voir que je vais lui *conter ça*. A-t-on jamais vu : elle a eu le front de dire que je n'étais pas malade, que je guérirais, que je n'étais pas finie, qu'à mon âge... enfin c'est une grue, une pim-bèche, une... ah ! non ce n'est pas fini... *Si je l'agrafe*... entendez-vous!... ”

* * *

Il paraît que Madame Lamertume n'est pas morte et qu'elle ne mourra pas de sitôt.

Elle subit de temps à autre une terrible révolution de bile et d'amertume dont elle guérit, comme par enchantement, aussitôt qu'elle peut *agrafer* quelqu'un, son mari, ses enfants, ses voisines et leur *conter ça*... entendez-vous !!!

Sa maison est un enfer toujours ; le torchon brûle, la soupe colle et le poêle fume, le mari, soigné au bout de la fourche, entre et sort sournois et renfrogné, comme un chien maltraité ; les enfants, hargneux et maussades, ont toujours l'air froissé d'un pauvre diable roué de coups ; les filles se tiennent en boule de hérisson toutes pointes dehors. Elle *les agrafe*. Elle leur *conte ça* ! Entendez-vous.

Quelle vie ! quelle vie ! je vous assure que ce n'est pas gai au deuxième, chez Madame Lamertume.

Au premier, Madame Belhumeur chante en faisant les lits, en balayant les appartements, en reprisant les bas de laine et sourit malicieusement en salant et poivrant, au goût, une bonne fricassée au lard dont son mari raffole... le gourmand, presque autant que sa femme. Mais la petite mère est futée... oui-dà ! et son sourire parle : “ Hein, les hommes moi, je connais ça, et comment on les prend... et comment on les garde... Voulez-vous savoir ? c'est un peu comme les poissons ; ça se prend par la bouche... à moins que ce ne soit par le cœur.”

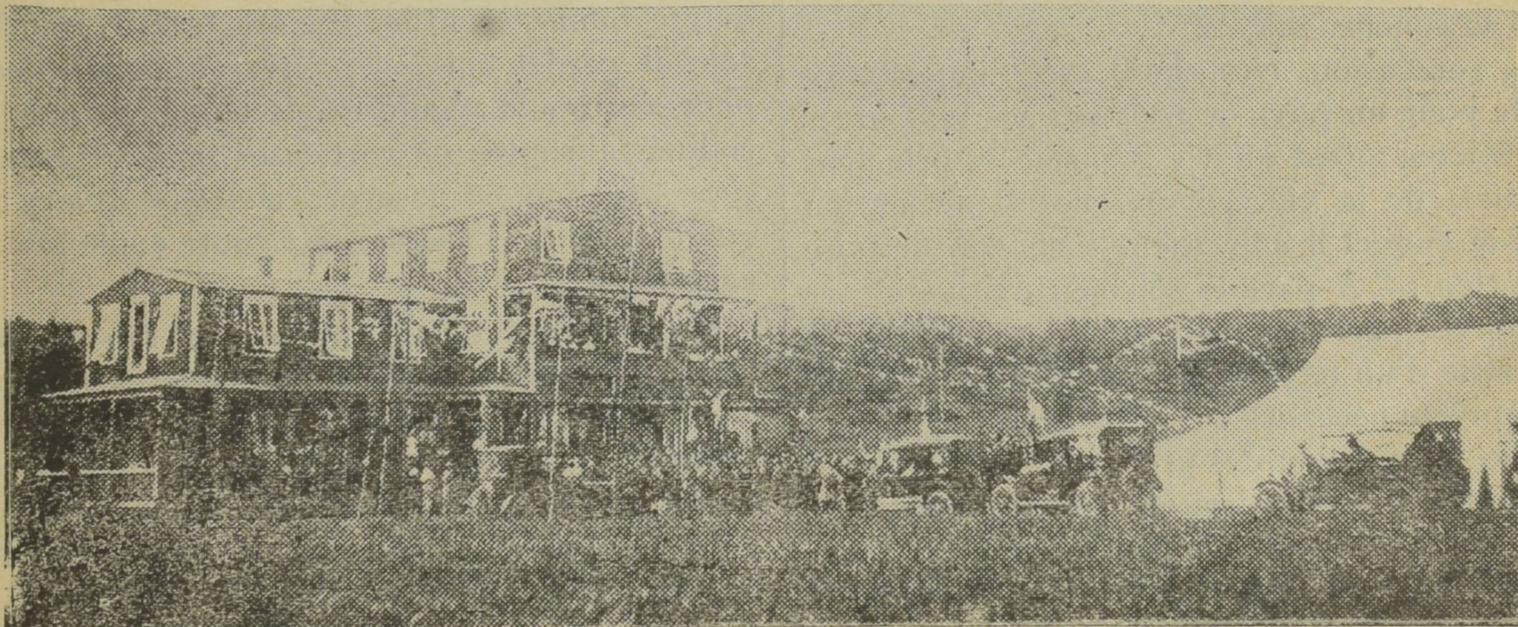
Pierre, Annette et Marguerite qui voient sourire maman se demandent : “ Qu'est-ce qu'elle a donc, maman ? elle rit toujours quand elle poivre la fricassée... et quand elle y goûte

... Chut ! Pierre, Annette et Marguerite, taisez-vous les petits... Ça c'est un secret à maman et à la marmite...

* * *

Madame Latendresse embrasse toujours Jeannette et Lucie, avec deux bons becs qui voudraient les manger, ma parole ! La lune de miel, d'un rayon doux et calme, brille encore et toujours dans la maison. Elle se reflète sur le vernis des meubles, sur le poli des casseroles, sur le linge blanc de la literie, sur la propreté du service de table, sur le cuivre des robinets, sur la frimousse claire du petit dernier, et, le croirait-on, jusque dans les yeux contents du mari.

[Bulletin paroissial de N. D. du Chemin.]



L'ORPHELINAT-ÉCOLE DU LAC SERGENT

La préservation de nos richesses forestières

Les voyageurs en Syrie et en Palestine constatent l'aspect misérable de ces pays et de leurs habitants, preuve que les ressources naturelles y sont fort restreintes.

Ces collines dénudées, ces vallées désertes sont-elles bien la "*Terre Promise, le pays où coulait le lait et le miel,*" après lequel les Hébreux ont soupiré pendant quarante ans avant de s'y installer dans l'abondance et d'y trouver la prospérité ?

Les ruines qu'on y rencontre démontrent qu'il y existait autrefois de florissantes cités et une population probablement dix fois plus nombreuse que celle d'aujourd'hui. Il ne faut donc pas juger des ressources premières de ces anciens pays et de leur état de jadis par leur pauvreté et leur désolation actuelles. Que s'est-il donc passé ?

Les cèdres du Liban et les autres arbres de la Palestine et de la Syrie ont disparu : et c'est cette disparition qui a fait de ces régions fertiles presque un désert aride n'offrant que le plus maigre soutien à une population éparsée et chétive : la beauté, la fertilité, l'utilité n'y sont plus.

La Mésopotamie, la Grèce, la Sicile, cet ancien grenier à blé de l'empire romain sont à peu près dans le même cas. On n'a pas écouté Platon qui écrivait que la conséquence du déboisement complet serait l'état maladif du pays, ni Cicéron affirmant dans une de ses philippiques que ceux qui laissent dévaster les forêts sont les ennemis de l'intérêt public.

Et la conclusion ?

La conclusion, c'est qu'il est d'importance vitale pour un pays de protéger ses ressources forestières ; c'est qu'il y a parmi les principes premiers de la vie économique d'une nation celui-ci auquel il appartient à chacun de faire attention : "A part le sol bien cultivé et ses ressources agricoles, la plus grande ressource naturelle d'un pays ce sont ses forêts, et il est de suprême nécessité de les protéger.

Elles fournissent des produits utiles et indispensables ; elles régularisent le débit des eaux et assurent la permanence des pouvoirs hydrauliques ; mais surtout elles assurent la fertilité du sol et sont indispensables à la prospérité agricole.

Nous sommes à un tournant de notre vie économique sous ce rapport.

Pour les pionniers, la forêt, qu'ils trouvaient partout et qui leur semblait inépuisable, était à bon droit considérée comme l'ennemi qu'il fallait attaquer à droite et à gauche, repousser à tout prix et détruire par la hache et le feu. La valeur de la forêt en elle-même n'entraînait pas dans leurs préoccupations ; se battre contre elle, c'était la bataille pour la vie et le succès de l'homme civilisé contre les forces brutes et les conditions matérielles. Il n'y a rien à dire là contre : la nécessité première fait loi.

Malheureusement, cet instinct de destruction de la forêt, engendré chez nos ancêtres par la nécessité, est devenu chez leurs descendants une aveugle manie. Nous avons entendu des hommes auxquels le développement intellectuel aurait dû donner le sens de la prévision de l'avenir, faire voir au-delà de la génération présente, affirmer en public "que le pays serait mieux sans aucun arbre debout."

On ne répond pas à une telle ineptie. On regarde les statistiques de l'industrie et du commerce, on écoute ce qui se dit, on considère les débuts de nos colonies qui ont grandi le plus vite, on relit l'histoire de la vie économique chez les peuples qui ont passé de la grandeur à la décadence et on hausse les épaules.

Que l'arbre cède la place à la moisson jaunissante des épis, là où le sol est susceptible d'une exploitation agricole rémunératrice. Voilà qui est bien, et on ne saurait trop glorifier le courage des vaillants défricheurs, car ils ont ajouté aux richesses naturelles du pays et ont fait une œuvre bonne et utile. Encore faut-il prendre soin de garder boisés les têtes des cours d'eau pour assurer la régularité de leur débit, et les collines abruptes où rocheuses pour en empêcher l'érosion et assurer en même temps la quantité de bois nécessaire à toute exploitation agricole.

Qu'on fasse aussi une exploitation raisonnable de nos produits forestiers, de manière toutefois à empêcher la destruction complète de la forêt exploitée et à assurer la reconstitution : c'est encore un usage légitime des ressources mises à notre disposition, et la prospérité de cette industrie rejaillit heureusement sur tout le pays.

Mais qu'on laisse les feux détruire la majeure partie de cette richesse nationale de nos forêts

et risquer de faire sous peu d'années de notre Province une Mésopotamie stérile, voilà qui est un crime contre les générations futures, et voilà ce que toutes les énergies de la nation doivent prévenir.

Il importe donc à tous de prendre une juste appréciation de notre richesse forestière, et d'entrer dans tout mouvement destiné à prévenir le gaspillage criminel que produisent les feux de forêt.

LOUIS VICO

(Chez Nous.)

SANS GÊNE

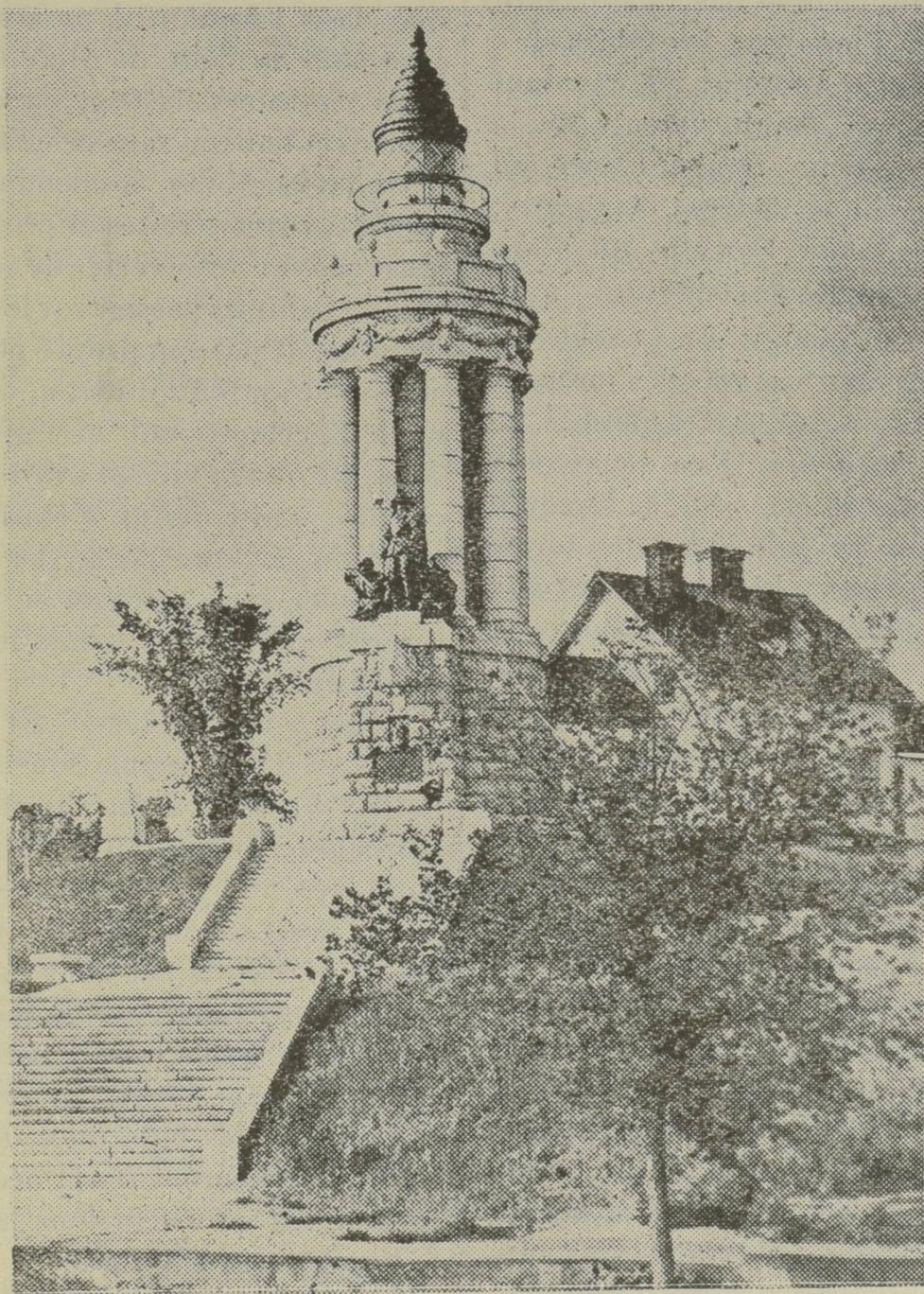
La maquignon, rentrant chez lui, à sa petite servante :

— Est-il venu des clients ?

La servante.— Oui, Monsieur, le fils du meunier est venu, il voulait acheter un âne.

Le maquignon.— Que lui avez-vous dit ?

La servante.— Que je regrettais bien, mais que Monsieur n'était pas là.



MONUMENT ÉRIGÉ SUR LES BORDS DU LAC CHAMPLAIN,
à la mémoire de Samuel de Champlain, découvreur de ce lac.

Le tigre royal en Cochinchine



LE tigre royal, qu'on nomme aussi tigre du Bengale, du nom de cette partie de l'Indoustan dont il peuple les jungles, est, après le lion, le plus redoutable et le plus fort des carnassiers.

Ce terrible félin n'habite pas seulement les forêts de l'Inde, il n'est pas moins répandu dans les vastes territoires encore peu explorés de la presqu'île de Malacca, et dans la grande péninsule cochinchinoise.

Il ne recule que lentement et pas à pas devant les empiétements de l'homme ; les forêts qui, dans ce pays, avoisinent toujours, et, pendant longtemps, les premiers établissements de la civilisation, lui offrent un refuge assuré en même temps qu'elles lui permettent de guetter, comme à l'affût, le gibier humain qui vient parfois s'aventurer dans ses domaines.

Le tigre royal ne se nourrit pas exclusivement de chair, il fait aussi sa proie des poissons et des sauriens de toute espèce, quand il ne trouve pas mieux sans doute. C'est souvent la nourriture à laquelle il est réduit, lorsqu'il s'enfonce dans les taillis paludéens des terres basses ; il s'attaque alors particulièrement aux caïmans qu'il égorge de ses griffes puissantes et acérées, non sans s'exposer lui-même à de graves blessures. Mais ses instincts carnassiers ne s'endorment jamais, et sa puissance musculaire, aussi bien que les redoutables armes dont la nature l'a doté, lui permettent de les satisfaire sur les plus grands quadrupèdes.

Pour qui a pu voir, dans toute la liberté de ses allures, un de ces terribles animaux traversant une plaine, de ce pas souple et plein d'élasticité propre à la race féline, il reste un souvenir empreint plus encore d'admiration que de terreur, si ce spectacle n'a pas été le prélude de quelque scène tragique. L'image de ce grand fauve, au corps allongé, zébré de noir sur sa robe d'un jaune éclatant, aux ondulations serpentineuses, aux détentes imprévues, reste longtemps dans la mémoire.

Chacun sait comment on chasse ordinairement le tigre dans l'Inde. L'éléphant sert à la fois de monture et d'auxiliaire au chasseur, qui,

de son poste surélevé, peut plus aisément ajuster le tigre, que l'éléphant menace de sa trompe et de ses défenses.

En Cochinchine, bien qu'on se serve de l'éléphant à l'état domestique, on ne le dresse point pour la chasse, et la guerre au tigre se fait d'une tout autre manière. Pour combattre cet ennemi redouté des Annamites, *ong cup*, le seigneur tigre, tous les moyens sont employés, car c'est le fléau du pays que ce pirate des forêts sans cesse à l'affût aux alentours des nombreuses habitations clairsemées à la lisière des bois que bordent les cultures. A l'époque de la conquête de la basse Cochinchine, nous avons souvent entendu répéter par les Annamites, que dans l'Annam il mourait un homme par jour sous la dent du tigre. Aussi les gens du pays mettaient-ils tout en œuvre pour exterminer cet ennemi sans cesse menaçant.

On creusait, sur le chemin présumé du tigre, des fosses très étroites et profondes, habilement masquées et recouvertes de terre et de feuillage. Quand l'animal passait sur le piège ainsi disposé, il enfonçait par son propre poids le sol artificiel, et roulait au fond du trou, dont les dimensions ne lui permettaient ni un bond ni un élan. Aussitôt que le village avait connaissance de la capture ainsi faite, c'était à qui viendrait armé de sa lance porter les coups de mort au prisonnier sans défense, en lui prodiguant ces injures dont le vocabulaire annamite est si richement pourvu.

Ce système de piège était le moyen le plus à la portée d'une population très imparfaitement munie d'armes à feu, tout à fait primitives d'ailleurs ; aussi était-il le plus communément employé.

Il y avait encore un autre procédé de destruction, qui n'était pas sans danger ; il consistait à aller au repaire en l'absence du tigre et de la tigresse, et à enlever les petits. Il fallait, pour opérer ce rapt, avoir au préalable étudié soigneusement les habitudes du couple féroce, et lui avoir préparé, au jour décidé, un appât dans le cercle de ses excursions habituelles et aussi loin que possible du gîte.

La patience et la ruse sont assez dans le génie du peuple annamite ; aussi ce moyen était-il assez employé, malgré les dangers qu'il présentait ; et, presque toujours, il réussissait. C'était bien plus pour des captures de ce genre

que pour des tigres présentés morts, qu'était donnée la prime de dix piastres (environ cinquante francs), instituée par le gouvernement annamite et continuée par les Français pour chaque tête de tigre mort ou vivant.

Il est encore un autre mode d'extermination tout à fait grandiose, celui-là, et seulement à la portée des mandarins ; c'est la chasse au filet. Elle nécessite un grand appareil et des moyens d'action dont peuvent disposer seuls des grands seigneurs.

L'engin principal est un immense filet d'un kilomètre de long parfois à grandes mailles de cinquante centimètres environ, fait avec une sorte de corde de l'épaisseur d'un doigt, très souple et très résistante en même temps, fabriquée avec une écorce du pays. Les instruments accessoires, mais indispensables de cette chasse, sont de grands tambours du pays assez semblables aux anciennes grosses caisses de nos musiques militaires. Ces instruments sont fort en usage en Cochinchine et dans les pays chinois ; ils servent aux cérémonies religieuses, militaires et civiles. C'est en frappant ces grosses caisses et les gongs alternativement qu'on appelle à la prière dans les pagodes. Un mandarin en tournée officielle a toujours son cortège précédé d'une ou deux grosses caisses qui annoncent sa présence par des coups frappés à intervalles réglés.

Pour ces grandes chasses au filet, auxquelles de nombreux invités sont conviés, on emploie jusqu'à quinze et vingt de ces grosses caisses dont le vacarme effraie le gibier et agit à ce point sur le système nerveux des animaux même les plus féroces, qu'il n'est pas d'exemple qu'un tigre se soit jamais retourné contre ce bruit qui l'épouvante.

C'est à la lisière d'une forêt, s'arrêtant sur une plaine à découvert que les serviteurs du mandarin déploient le filet et le fixent solidement dans une position verticale à l'aide de piquets plantés de distance en distance. Ce mur, si fragile en apparence, suffira pour arrêter la course des animaux qui se précipiteront, sans les voir, sur les mailles qui vont les enlacer d'autant mieux que leurs mouvements seront plus désordonnés.

Pendant qu'on pratique cette opération préliminaire, les rabatteurs, c'est-à-dire les porteurs de grosse caisse, ont continué leur

route, longeant la forêt pour s'enfoncer sous bois, à trois ou quatre kilomètres de distance.

Les chasseurs sont à cheval dans la plaine, accompagnés de serviteurs à pied, armés de lances, qu'ils distribuent le long du filet.

Tout à coup, on entend le roulement lointain et sourd des grosses caisses ; tout le monde dresse la tête, prêt à l'imprévu, attendant anxieusement l'apparition du gibier ; car devant le bruit des instruments, répercuté par l'écho des hauts futaies, tous les hôtes des bois partent sous les pieds des rabatteurs ; grands cerfs, tigres ou timides gazelles ne forment qu'un troupeau affolé qui fuit devant ce bruit étrange.

Quand le hasard a favorisé les rabatteurs, quand le gibier s'est trouvé nombreux sous leurs pas, c'est une irruption subite sur toute la ligne du bois que bordent les mailles traîtresses. Les chasseurs accourent au galop en poussant des cris de joie et vont frapper de leurs lances les animaux arrêtés tout à coup dans leur course et engagés dans le réseau qui les enlace de plus en plus. C'est un tumulte indescriptible ; les cavaliers galopent vers les endroits les plus menacés, les serviteurs à pied accourent, à leur appel, consolider quelques piquets ou achever les victimes dont les convulsions menacent d'entraîner le filet ; et le son des grosses caisses, dont le vacarme arrive croissant domine sourdement les cris aigus, le bruit des voix échangeant des ordres et des avis.

Parfois un tigre a franchi d'un bond, par hasard, le filet qui devait l'arrêter, et il poursuit sa course ; on le laisse passer, à moins que quelque chasseur ne soit muni d'armes à feu, et encore tire-t-on, dans ce cas, à tout hasard.

Cette chasse au filet est vraiment un plaisir princier et offre un de ces spectacles qui rappellent les délassements des temps féodaux. Quand on a pu une fois seulement prendre part à ces chasses, on ne les oublie jamais, et on regrette de ne pas être peintre pour reproduire sur la toile ce tableau unique : des animaux de toute espèce, se débattant pleins de vie, et impuissants sous les coups de lance de ces chasseurs aux costumes pittoresques, les uns à pied, les autres à cheval sur leurs petites montures annamites, que le tumulte excite loin de les effrayer.

Les Européens qui sont établis dans nos possessions de la basse Cochinchine n'ont guère

le loisir de se livrer au plaisir de la chasse ; ils ont d'autres soucis, et ce n'est guère que pour se débarrasser du voisinage incommode de quelque tigre enlevant leur bétail qu'ils se décident à le chasser.

Dans les premiers temps de l'occupation, il est arrivé à quelques jeunes officiers résidents de se laisser entraîner par leur ardeur et le désir de faire preuve d'audace en face des populations qu'ils étaient chargés d'administrer. C'est dans une de ces circonstances que nous avons assisté à une scène vraiment émouvante.

Nous étions un jour en visite chez un de nos amis, officier de marine chargé du commandement civil et militaire du cercle de Tan-An, lorsqu'un *tong*, maire du village voisin, fut annoncé.

Après s'être prosterné trois fois, le front contre terre, comme l'exige l'étiquette annamite, le magistrat indigène s'adressa à notre ami, à peu près en ces termes :

“ Seigneur, dans le village voisin, dont je suis le *tong*, un tigre fait chaque jour des victimes ; jusqu'à présent c'étaient des bestiaux ; hier une femme a été dévorée. La bête féroce se remise le jour tout près du village dans un fourré de palétuviers, de l'autre côté du fleuve, en face de votre résidence. Nous n'avons, vous le savez, aucune de ces armes terribles qui sont aux mains de vos soldats ; je viens vous demander d'ordonner la mort de notre ennemi, le “ *ong cup* ”, car vous n'avez qu'à vouloir pour que le tigre soit mort.”

L'hyperbole du *tong* annamite était flatteuse assurément ; elle nous fit sourire, mais nous ne pouvions nous faire illusion à ce point et nous dissimuler le danger qu'il avait à vouloir la mort du tigre.

Cependant notre amour-propre de conquérants avait été habilement mis en jeu. Comment répondre par un refus à une telle marque de confiance ? . . .

Mon ami avait invité d'un signe son rusé fonctionnaire à s'asseoir et à prendre, sur le plateau de fumeur qui est un des meubles essentiels du pays, la cigarette qu'il est d'usage d'offrir à tout visiteur.

“ Eh bien ! qu'en penses-tu, mon cher, me dit le jeune commandant du cercle de Tan-An. Je sais bien que l'amiral ne veut pas que nous nous exposions pour des jeux de cette sorte, mais

je ne puis vraiment répondre à ce brave homme qu'il n'a qu'à faire creuser un piège.

— Ce serait en effet assez mesquin, pour un seigneur comme toi qui n'a qu'à vouloir, répliquai-je en souriant, pendant que le vieil

Annamite suivait des yeux, sur nos physionomies, une conversation qu'il ne pouvait comprendre.

— Cependant, en s'y mettant à plusieurs, et en prenant de sages dispositions, nous pourrions peut-être, sans trop de risques, remplir avec succès le rôle que ce vieux farceur nous propose.”

“ Appelez-moi le second maître Mathieu ! ” ordonna mon ami, tout heureux de me voir partager son secret désir.

“ Mathieu, dit-il au sergent qui était arrivé à sa parole, voici un maire qui nous demande de le débarrasser d'un tigre qui lui mange ses paroissiens ; voyez un peu si vous n'avez pas une dizaine d'hommes de bonne volonté pour venir, avec nous, faire cette petite exécution.

— Commandant, tous les fusiliers savent déjà de quoi il retourne pour les “ *matas* ” (soldats de milice) du *tong* ; ils voudront tous venir.

— Eh bien ! choisissez-en dix parmi les plus solides ! ”

Le maire avait compris et se confondait en remerciements.

“ Vous chargez-vous, lui dit mon ami, de faire sortir le tigre ? ”

— Oh ! ce sera facile, répondit l'Annamite ; il est dans le fourré de palétuviers, en face de vous, de l'autre côte de la rivière, tout près du village ; et avec la grosse caisse de la pagode je le ferai sortir à votre ordre.”

Peu d'instants après, nous abordions sur la rive, précédés par la barque du *tong*.

Comme je recommandais le silence :

“ Ne craignez-rien, me dit le maire, le bruit de vos voix ne fera pas sortir le tigre, qui est rien repu et ne sortira que par force.”

Nous étions en tout douze Français, armés de bonnes carabines à tiges ; je m'étais naturellement rangé sous les ordres de mon ami. Le *tong* était accompagné de quelques Annamites porteurs de lances.

Nous fîmes d'abord, le commandant et moi, une reconnaissance de la position.

Le fourré qui servait de refuge au tigre était bordé d'un côté par la rivière, de l'autre par un terrain de vase et de sable, sur lequel courait un ruisseau profondément encaissé ; de l'autre côté, c'était la plaine.

Une fois cette situation reconnue, nous prîmes les dispositions suivantes : le sergent, avec six fusilliers, devait surveiller le taillis du côté de la plaine en se divisant en deux groupes ; un troisième groupe de trois hommes devait se porter sous nos yeux à quelque distance ; et enfin mon ami, avec son ordonnance et moi, nous nous réservâmes la place qui nous parut la plus périlleuse, celle où le ruisseau débouchait dans la rivière.

“ Si le tigre ne débouche pas par la plaine, c'est de ce côté qu'il sortira”, nous avait dit le tong.

Du côté de la plaine, le tigre avait un vaste champ de fuite, si les tireurs du sergent le manquaient. A l'endroit que nous avions choisi, la rencontre pouvait avoir les plus graves conséquences, parce que l'espace derrière nous était un inextricable fouillis de racines de paletu-viers pointant et se croisant sur la vase molle.

Quand tout le monde fut à son poste, le maire, qui nous avait quittés pour pénétrer dans le fourré par la partie sèche du côté de la plaine, entra résolument dans le taillis en frappant sa caisse à coups redoublés.

Au dernier moment, j'avais eu l'idée de faire monter l'ordonnance de mon ami dans un arbre aux branches fourchues contre lequel nous étions adossés, qui dominait le bouquet de bois où se trouvait le tigre, et nous lui avions ordonné de ne tirer, en appuyant son fusil sur les branches, que pour nous dégager d'un péril grave.

A peine les premiers coups de grosse caisse avaient-ils retenti, qu'un bruit singulier frappa notre oreille ; c'était comme ce jurement émis par les chats en fureur, mais décuplé de résonance.

“ Je le vois ! je le vois ! s'écria notre matelot en vigie ; le tong va vers lui.”

Ces mots furent interrompus par un formidable rugissement qui, je l'avoue, me fit frissonner, et qui fut presque aussitôt suivi d'une décharge.

“ Il s'est élancé du côté de la plaine, nous cria l'ordonnance, mais il est retombé dans le bois il n'est pas tué.”

Un deuxième rugissement, plus retentissant que le premier, interrompit encore cet avertissement, couvrant le bruit de la grosse caisse qui ne cessait de résonner.

“ Ne le tirez pas au vol !” cria mon ami au groupe que nous avions sous notre vue.

Utile recommandation, mais, hélas ! donnée en vain, car juste à ce moment le tigre s'élançait de ce côté et était reçu par une salve qui, tirée précipitamment, le manquait de nouveau. Comme la première fois, l'animal retombait dans le fourré que son élan n'avait pu franchir et il n'était pas blessé.

“ Pour le coup, c'est à nous”, dis-je d'une voix émue.

De notre côté, en effet, les arbustes du taillis étaient plus bas et offraient à la bête traquée une barrière moins élevée. Nous avions entre nous et ces arbres, il est vrai, pour notre sauvegarde, le sol raviné et fangeux du ruisseau.

Pendant que je songeais à notre position, ayant jeté un coup d'œil sur mon ami qui s'était agenouillé le coude appuyé sur le genou, le regard attentif et le fusil prêt à faire feu, les roulements de la grosse caisse, les jurements et les rugissements du tigre se confondaient dans un épouvantable vacarme, qui semblait annoncer quelque terrible dénouement.

En même temps, le sergent Mathieu, ayant sans doute compris que c'était de notre côté que devait se terminer l'affaire, apparaissait avec ses hommes qui avaient eu le temps de recharger leurs fusils.

“ Le voilà ! le voilà !”, nous cria de nouveau notre vigie.

Et nous vîmes apparaître, comme un projectile vivant, décrivant sa courbe, la bête splendide, dont le bond semblait devoir nous écraser.

Je ne saurais dire quel sentiment fut le plus fort en moi à cette vue, de la terreur ou de l'admiration. Il est certain que je fus également pris de ces deux émotions.

Ce ne fut qu'un éclair. Je suivais l'animal du regard, l'œil couché sur le canon de ma carabine, l'imminence du péril me donnant la force de résister à la tentation de tirer — au vol, — comme avait dit mon compagnon. Mais, pensai-je avec cette rapidité d'impressions qui se pressent dans les graves circonstances, il va m'écraser ; aurai-je le temps de tirer ?

L'animal venait de s'abattre à deux pas de nous, l'arrière-train dans l'escarpement fangeux du ruisseau, les pattes de devant accrochées à la rive. Il me sembla qu'il pointait sur moi son regard fixe et flamboyant ; un coup de feu partit à ma gauche.

C'était mon ami qui venait de tirer. Le tigre ne bougeait pas ; il me regardait, toujours immobile. Je visai cet œil qui me menaçait ; j'allais tirer, quand tout à coup, sans un mouvement et tout d'une pièce, l'animal tomba sur le côté, foudroyé.

Peindre la sensation que j'éprouvai à cette vue serait chose impossible. Le sang, qui m'avait paru s'être arrêté dans mes veines, me semblait surgir en me rapportant une source de vie nouvelle ; le ciel, les arbres, la nature entière criaient victoire.

De tous côtés, et avec les acclamations joyeuses, on se précipitait vers l'animal.

“ Attendez, criai-je, attendez un instant : il n'est peut-être pas mort ! ”

Et, à cette prudente observation, chacun s'arrêta palpitant, faisant cercle autour du tigre abattu.

Il ne fallut qu'un instant pour nous assurer que l'animal était bien mort, et ce furent de nouveaux cris de triomphe.

La balle de mon ami lui était entrée juste par l'œil et avait glissé sur le cristallin sans le crever ; elle avait pénétré droit au cerveau, où nous la retrouvâmes le lendemain.

Je serrai la main du commandant, qui me remerciait d'avoir su garder mon coup.

“ Mais quel sang-froid tu as eu, lui dis-je, pour viser ainsi ! ”

— Son œil m'attirait ! ” me répondit-il.

Les Annamites emportèrent la tête en triomphe, après lui avoir coupé la moustache dont les poils, disent-ils, portent bonheur dans les chasses de ce genre.

E. FEYTAUD.

L'Ami des Enfants.



VUE DE LA PIAZZA SANTA CROCE, A FLORENCE,
avec au centre, le monument de Dante; au fond on voit l'église Sainte-Croix.

Un embarrassant pépin de pomme

LA semaine dernière, je faisais la rencontre d'un ancien condisciple. Nous ne nous étions pas revus depuis vingt-cinq ans, un quart de siècle ! Beaucoup d'eau, pendant ce temps, avait coulé dans le Richelieu où ensemble nous nous baignions fort souvent... La lutte pour l'existence l'avait poussé vers une grande ville de l'Ouest américain où il était en train de faire une imposante fortune. Toujours enfant gâté de la chance la plus prodigue, cet ami de jadis n'avait guère trempé ses lèvres au calice amer de l'adversité : il avait marché de succès en succès. Élève brillant, il avait été la coque'uche de tous ses professeurs et de tous ses compagnons ; avocat habile, il avait débuté par un procès qui avait fondé sa réputation de dialecticien retors et avait aiguillé vers ses bureaux la foule des plaideurs. On faisait antichambre dans ses appartements. Bref, le soleil de la fortune dorait de ses rayons si avarés le front de cet ancien confrère, futur richard, futur député, futur sénateur, futur juge et encore...

Après avoir dîné ensemble de tous les tendres souvenirs de la jeunesse étudiante, nous causâmes longuement, bien longuement de choses religieuses. Hélas ! à cette litanie de succès qui, à ma joie auréolaient le noble travail d'un condisciple, succédèrent les lamentables élucubrations d'un libre-penseur. Cet homme avait perdu la foi. Celui qui devait toute son instruction à un collège catholique était devenu le dénigreur de nos institutions, un vulgaire mangeur de curés, un féroce ennemi de l'Église !

Loin de me soustraire à la discussion, je résolus de pomper mon homme et au besoin de lui répondre.

Nous discutâmes.

* * *

— Non mon cher, je ne crois plus, me dit l'homme de Chicago, ou si tu veux, je ne crois qu'à la matière, qu'à la science. Je fais mienne cette déclaration d'un savant de mes amis : "La science a reconduit Dieu à ses frontières en le remerciant de ses services provisoires,

maintenant elle ne veut plus de lui. La science affirme ceci, la science nie cela, la science prononce, la science décrète, la science ordonne."

— Cet orgueil scientifique ne me déconcerte point, ni ne m'émeut ; car, quand bien même je serais étranger à toute science, je puis invoquer avec fierté les noms respectés d'une foule d'hommes illustres qui disaient : *il me semble, je vous soumets ces réflexions*, et qui, sous cette forme simple et réservée, prononçaient des oracles qu'on n'a pas encore réformés ; les noms des Képler et des Copernic qui remerciaient Dieu avec tendresse des lumières qu'il a répandues sur le monde ; les noms des Newton et des Linnée qui suivaient les traces d'une puissance et d'une sagesse infinies, à travers les espaces du firmament et les règnes de la nature.

— Ce n'est pas là le langage de la science contemporaine, objecta le libre-penseur.

— Pasteur, le plus illustre chimiste de notre époque, le maître des maîtres, parlait ce langage de la foi et démontrait, preuves à l'appui, l'ignorance de vos prétendus savants qui patronnaient *la génération spontanée*. Pasteur ne défia jamais la matière ; il croyait simplement comme le paysan breton.

— On l'affirme et ça m'étonne.

— Vous avez tort de vous étonner. Est-ce que la foi et la science ne sont pas deux sœurs qui peuvent marcher la main dans la main ? Ne viennent-elles pas toutes deux du même Père de lumières ?

— Je ne suis plus de cette vieille école, protesta le petit émancipé.

— C'est dommage que vous ne soyez plus de cette école qui compte les plus grands savants, les plus fameux orateurs, les plus célèbres guerriers, les plus saints et les plus utiles parmi les hommes.

— Je suis le courant de mon siècle.

— C'est le courant de l'exception, du préjugé et de l'ignorance. Un homme intelligent comme vous devrait savoir mieux. Je vous conseille de méditer ces belles paroles de deux Français. Elles vous permettront de jauger à leur juste taille vos demi-savants et vos sophistes. Cette profession est du grand Linnée et ces aveux tombent de la bouche de d'Alembert qui était loin d'être un *calotin*.

“ *Le Dieu éternel, disait le premier, le Dieu immense, sachant tout, pouvant tout, a passé devant moi. Je ne l’ai pas vu en face, mais ce reflet de lui, saisissant soudainement mon âme, l’a jetée dans la stupeur et l’admiration. J’ai suivi ça et là ses traces parmi les choses de la création ; et dans toutes ses œuvres, même dans les plus petites, les plus imperceptibles, quelle force ! quelle sagesse ! quelle indéfinissable perfection !.. Evidemment il faut croire qu’il est un Dieu immense, éternel, que nul être n’a engendré, que rien n’a créé, sans lequel rien n’existe, qui a fait et ordonné cet ouvrage universel. Il échappe à nos yeux qu’il remplit toutefois de sa lumière ; seule la pensée le saisit, c’est dans ce sanctuaire profond que se cache cette majesté.*”

“ *Comment expliquer, avouait le second, ce qu’on ne comprend pas, si ce n’est en disant : Dieu l’a voulu ainsi ? Si les philosophes ont quelque chose à se reprocher, c’est peut-être de ne pas donner plus souvent cette solution aux questions qu’on leur fait ; ils n’en seraient pas plus ignorants, ni nous plus instruits ; ils auraient de plus le mérite d’avouer au moins leur ignorance et nous celui de ne pas chercher en vain à sortir de la nôtre.*” (D’Alemb. *Mélanges*, tome V, p. 143.)

* * *

— Toute cette érudition, me dit le libre-penseur, c’est de la littérature. Votre Linnée et maître d’Alembert pensaient de la sorte ; nous, nous pensons autrement.

— C’est-à-dire que vous, les ex-catholiques, les ex-spiritualistes, vous pensez avoir le monopole de l’esprit. Avec logique, vous pensez en votre siècle de progrès pouvoir jeter par-dessus bord, l’âme, la religion, les grandes vérités, Dieu !

— Pas précisément.

— Si vous ne le dites pas, vous, d’autres l’affirment et ne reculent pas même devant l’absurde.

— C’est leur affaire.

— Parfait. Permettez-moi une dernière question.

Sur la table près de laquelle nous discutons, il y avait une corbeille de *fameuses* à l’épiderme fascinatrice. Je pris la plus rouge et la tranchai avec un couteau à fruit. Saisissant alors un des

pépins, je le déposai en vedette dans une assiette.

Mon ancien confrère m’observait semblant se demander où j’allais en venir avec le manie-ment de cette minuscule graine de pomme.

— Monsieur l’avocat qui a cru et qui ne croit plus, monsieur le chrétien qui, dans le passé, a eu besoin de Dieu et de la Religion et qui maintenant n’en a cure, veuillez donc me dire, avec votre science qui explique tout, ce qui arriverait si je mettais en terre ce pépin de pomme...

— Parbleu, il en sortirait un pommier.

— Et pourquoi pas un prunier ? un cerisier ? un snellier ?...

L’avocat riait dans ses fines moustaches relevées en queue d’hirondelle. Il me trouvait si simple !...

— Mais enfin, vous voulez badiner ? Le pépin produira un pommier parce que c’est sa nature. La loi le veut ainsi.

— La nature, la nature, quel est le savant qui a eu assez d’habileté pour déposer dans ce pépin, gros comme rien, tous les éléments d’un pommier ?

— Allons donc, cher confrère, vous voulez rire. Votre question évoque le souvenir d’un monsieur La Palice...

— Merci pour votre compliment flatteur. Répondez à ma question : comment se fait-il que de ce pépin sortent un arbre, des fleurs, des fruits ?

— Mais c’est la nature qui le veut ainsi ?

— Vous me cassez la tête avec votre nature. Voulez-vous me dire depuis quand elle agit ainsi ? Comment se fait-il qu’elle n’ait pas d’écarts ?

— C’est la loi.

— Cette loi qui l’a faite ? Qui veille à ce qu’elle agisse toujours de la sorte ?

— Les savants ne vont pas plus loin pour le moment.

— Vos demi-savants sont myopes. Ils se régalaient de mots sonores et vides. Combien plus rationnel et noble est le langage de nos philosophes chrétiens qui ne s’arrêtent pas à mi-chemin ! Ils découvrent facilement la cause des causes, le *quia* de tous les problèmes, le bon Dieu ! Avec Lui, tout s’illumine, tout s’explique. Sans Lui, tout est mystère, tout est obscurité.

Mon ancien condisciple semblait ennuyé par ma démonstration. Peut-être n'avait-il jamais réalisé aussi vivement le creux de toutes ces expressions de libre-penseur qui conviendraient à des êtres privés de raison !...

Il garda le silence un instant.

— Tu calomnies la science de nos savants qui, grâce à l'évolutionnisme, explique tout.

— Loin de là, repris-je. Vous n'êtes pas capables de trouver une solution même à *un pépin de pomme*. Et vous voudriez expliquer les merveilles de l'univers par des mots ! Vous n'êtes que de cyniques farceurs !

Un conseil avant de te quitter.

Reviens à ta foi d'enfant et récite le *Credo* qui explique tout. Alors tu trouveras des solutions faciles pour tout, même pour un embarrassant *pépin de pomme*...

ESDRAS DU TERROIR.

Le Messager.

Le cœur de Jésus, c'est tout Jésus. Si je vais à Bethléem, si je vais à la Cène, si je vais à la croix, je vois partout son cœur, c'est son cœur qui a tout fait. Si je le cherche à l'autel, j'y sens encore palpiter son cœur. — MGR PIE.

Notre nouveau feuilleton

L'APÔTRE commencera, au mois de septembre prochain, la publication du beau roman de Maurice Rigaux : QUAND L'ÂME EST DROITE, ouvrage couronné au Concours de littérature spiritualiste (1912) et par la Société nationale d'encouragement au bien (1913).

La scène de QUAND L'ÂME EST DROITE se passe à Herculanium et à Pompéi, les deux villes disparues au premier temps du christianisme, au cours d'une éruption du Vésuve. L'auteur y fait preuve de connaissances très exactes des mœurs romaines de ce temps-là ; mais la suite de l'intrigue qu'il développe montre aussi que les sentiments du cœur humain ne varient pas avec les époques ; et l'on sera étonné, à la lecture de QUAND L'ÂME EST DROITE, de constater comme les jouisseurs et les spéculateurs du temps de Vespasien et de Pline le jeune ressemblent étrangement à ceux de nos jours.

Lisez et faites lire : QUAND L'ÂME EST DROITE.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

"L'OEIL DU PHARE"

BIEN ou mal, on écrit le roman de toutes les manières. Même, aujourd'hui, chaque romancier de talent s'efforce de créer une espèce du genre. Et ce dernier depuis le Grand Cyrus et la Princesse de Clèves, jusqu'à Siegfried le limousin a subi tant de métamorphoses, il est si varié, élastique, qu'on peut difficilement en établir des espèces déterminées.

Il y a, cependant, sur des plans divers, le roman d'aventures, le roman historique, le roman social, — à thèse ou à idées, — le roman psychologique, le roman réaliste ou naturaliste et le roman qui est un peu tout cela à la fois... Du reste entre un roman historique de Balzac et le Chevalier des Touches de Barbey d'Aurévilly, la marge est grande malgré qu'ils soient tous deux de même espèce et de même date. Et, comparez d'autre part deux romans psychologiques plus apparentés qu'on ne le croirait : La Princesse de Clèves et la Reine évanouie. Jean-Louis Vaudoyer et Mme de Lafayette sont assez près l'un de l'autre, si l'on oublie les trois siècles qui les séparent. D'ailleurs le roman d'aventure depuis l'Odyssée, l'Iliade et l'Eneïde n'a peut-être pas varié autant qu'on ne le pense sinon par la qualité.

Enfin on s'y perd, pour peu qu'on veuille bien se laisser entraîner à tout peser.

* * *

Mais je voudrais, aujourd'hui, causer de l'Oeil du Phare de M. Ernest Chouinard, qui en est exactement à son troisième roman.

Cette fois l'auteur veut "démontrer que le souvenir, le regret lancinant du pays natal, des faits géographiques où se sont manifestées les premières impressions tristes ou joyeuses de sa vie, reste au cœur de l'homme pour compromettre son bonheur terrestre dans le bien-être sous d'autres cieux." Et il ajoute : "comme l'œil de la conscience qui suit le coupable partout, il est un sentiment qui rappelle, ne serait-ce que par intermittence, la pensée de l'être bien né au sol natal."

Nous voici donc, semble-t-il, devant un roman à thèse, ou si vous aimez mieux un roman à idées.

* * *

Gilles Pèlerin, gardien du phare de la Grosse-Ile, périt un jour d'automne, par une affreuse tempête de nord-est, laissant une veuve Cécile Pèlerin, un orphelin, Jean Pèlerin, une ferme de quelques arpents, les "Pignons-Rouges." Cécile Pèlerin aidée de ses voisins vit de sa petite ferme et de quelque travail à l'extérieur. Jean Pèlerin devient l'élève de monsieur le Curé et son enfant de prédilection. Intelligent, appliqué, ses progrès sont rapides et le prêtre croit discerner et cultiver une vocation sacerdotale. Mais un incident vient inquiéter monsieur le Curé de Saint-Germain. Un cousin, Emile Dupin, dont le père a fait fortune aux Etats-Unis, dans les aciéries, à la belle saison, selon l'usage américain, se transforme en touriste, passe quelques semaines à Cacouna, et visite, à Saint-Germain, la veuve Pèlerin. Emile Dupin entraîne Jean Pèlerin dans une croisière dans le fleuve. Monsieur le Curé se désespère. L'Américain transforme son Jean. La richesse miroite à ses regards. Il semble qu'il a mieux à faire qu'étudier ; il veut gagner sa vie et rapidement monter dans l'ascension vers l'argent. Le prêtre arrête le jeune homme sur cette pente dangereuse.

Jean est plus instruit déjà que ses compagnons. Pourquoi n'étudierait-il pas l'agronomie ? Bientôt Pierre Brillant qui possède le plus beau bien de la paroisse et une jeune fille, — Mademoiselle Esther, qui reçoit, en ce moment, à la ville, une éducation fashionable, — cherchera un gendre, et un aide. Monsieur le Curé a pressenti la famille et Jean s'il le veut sera ce gendre et cet aide. Et Jean s'enthousiasme de ce rêve auquel l'amour déjà prend bonne part. Le temps passe. Noël et le carnaval ramène à Saint-Germain, Emile Dupin, étudiant en médecine à Laval, et quelques confrères. Le cœur de la petite demoiselle Brillant s'accroche aux brillants dehors d'un étudiant en médecine, et le rêve de Jean est brisé.

Sur les entrefaites, madame veuve Pèlerin rend son âme à Dieu, après une pénible maladie, et Jean s'éloigne d'abord de sa paroisse natale qui lui fait mal au cœur, puis de son pays même et s'embarque comme matelot sur un vapeur français. Il fuit sa patrie qui ne lui enseigne plus que la leçon de la souffrance. Là où on est heureux, là est la patrie !

Mais voilà, qu'un soir du mois de juin, en rade de Marseille, le gabier Jean Pèlerin rencontre M. le docteur et Madame Emile Dupin, en tournée de lune de miel. Sur Jean désespéré, l'influence d'Emile Dupin, brave homme mais trop américanisé, sera victorieuse. Jean s'engage. Il ira travailler et faire fortune aux anciennes aciéries Dupin, devenues, depuis la mort du père d'Emile : "The Cincinnati Bridging and Steel Work."

Cependant Jean Pèlerin avant de partir pour Cincinnati s'arrête à Saint-Germain, et revoit son bienfaiteur. Monsieur le Curé ne peut se faire à l'idée de perdre à jamais un bon Canadien français. Et afin de retrouver plus sûrement, un jour, son protégé fidèle à sa race, il ne le laisse partir que lorsqu'il a béni son mariage avec une brave petite fille de Saint-Germain, amie d'enfance de Jean, Rose Després.

Et la vie de l'usine commence pour Jean Pèlerin.

Bientôt, grâce à son éducation supérieure, le succès lui sourit. Mais le succès et l'argent ne lui suffisent plus. L'air américain commence à ne plus lui aller. La nostalgie de la patrie le prend si vivement, comme, du reste, son cousin Emile, — converti par la culture intellectuelle latine, — que, leurs affaires placées entre mains sûres, toute leur famille vient un jour habiter les belles et confortables demeures qu'ils se sont construites, dans la paroisse natale, à Saint-Germain même. Il n'est donc pas vrai que là où on vit bien, là est la patrie, et l'axiome latin "ubi bene, ibi patria," une fois de plus n'est qu'un mensonge.

* * *

Monsieur Ernest Chouinard, qui a du talent et ne craint pas le labeur, avait amassé là, vous en conviendrez, les matériaux d'une fort belle construction. Le début de son roman, du reste, la noyade du gardien du phare, reposait sur un incident véridique et qui eut lieu à Saint-Germain même.

Mais les caractères des personnages créés par M. Chouinard me paraissent trop vagues, pas assez fouillés, formés peut-être à l'aide de traits trop généraux. L'auteur a meilleur succès dans l'observation de la vie à la campagne. Les croquis de scènes campagnardes sont pris sur le vif, crayonnés par un observateur sérieux et qui note avec intelligence le détail nécessaire à la physiologie de son dessein. Ils forment certainement la meilleure partie et la plus agréable de l'Oeil du Phare.

Quant à son volume, dans son ensemble, assez bien charpenté, il n'est pas écrit comme je l'aurais aimé. M. Chouinard, qui a une bonne plume, pourrait aisément avoir le trait plus ferme, plus concis. Son roman ne se fait pas lire d'affilé. A tout moment, les considérations générales barrent la route ; et le récit trop fleuri, peut-être, manque de simplicité et de vie. Le dialogue ne coupe pas assez souvent de trop longues narrations. On connaît cette façon des gens légers de juger d'un coup d'œil si un volume est intéressant : ils feuilletent le livre avec rapidité et celui-là a d'autant leur faveur que le nombre des tirets et des paragraphes est multiplié. Il y a là tout de même, quelque fond de vérité. Et M. Chouinard n'en a pas assez tenu compte.

Ce qui n'empêche, d'ailleurs, que l'Oeil du Phare soit un beau et bon livre, dont la lecture intéressera les gens sérieux : ceux que chacune des manifestations de notre littérature canadienne trouve attentifs et sympathiques.

FERDINAND BÉLANGER

DEVANT LE JUGE

Un boxeur nègre, d'une force herculéenne, amena un jour sa femme chez le juge de paix de San-Francisco :

— Ma femme me bat, déclara-t-il, et je ne puis l'en empêcher ; hier, elle a pris la pelle à charbon et m'a tapé sur la tête pendant un quart d'heure.

Le juge, sceptique, regarda le colosse :

— Mais vous n'avez aucune marque de coups sur la tête.

— Cela se peut, Monsieur le juge ; mais si vous voyiez la pelle à charbon !, . . .

EPHEMERIDES CANADIENNES

JUILLET 1923

1.— Le dixième congrès national de l'A. C. J. C. s'est ouvert hier soir à Sherbrooke dans la salle de l'Hôtel de Ville. Les congressistes, venus de toutes les parties de la province de Québec, de l'Ontario et même du Manitoba, sont au nombre de plus de 300, et 85 cercles sont représentés. Le sujet à l'étude, cette année, est "La désertion des campagnes". Ce congrès se terminera lundi soir.

— Aux Trois-Rivières se terminent les deux journées sociales de l'Association Catholique des Voyageurs de Commerce.

— A Montréal, à l'âge de 62 ans, décède l'abbé Pierre-Marie Moulin, aumônier du Carmel. Feu l'abbé Moulin était français de naissance.

2.— Mgr C.-N. Gariépy, recteur de l'Université Laval, reçoit de M. René Doumic, secrétaire perpétuel de l'Académie française, un message télégraphique lui annonçant que l'Université Laval vient d'obtenir un prix de 10,000 francs comme encouragement à la diffusion de la langue française dans d'autres pays que la France.

— S. G. Mgr Joseph Hallé, vicaire apostolique de l'Ontario-nord, est nommé supérieur des Missionnaires-colonisateurs au Canada.

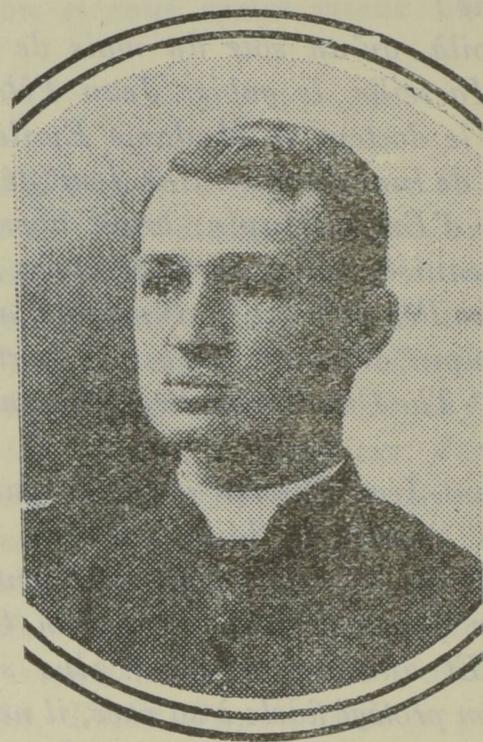
3.— Le Département de la Milice à Ottawa décide d'abandonner le camp militaire de Rockliffe, un terrain qui vaut environ deux millions de piastres. Les exercices militaires se feront maintenant au camp Connaught, près d'Ottawa.

4.— Huit mille mineurs de Cap-Breton abandonnent le travail pour protester contre la présence des troupes aux aciéries de Sydney, N.-E. Cela porte à 10,000 le nombre des grévistes et complète la paralysie de l'industrie de l'acier et du charbon dans cette région.

6.— Une grand'messe solennelle, chantée dans l'église temporaire de Sainte-Anne de Beaupré, marque l'inauguration des travaux de reconstruction de la future basilique.

7.— M. l'abbé Arthur Dumais, curé de Ste-Louise de l'Islet, est trouvé mort dans son lit. Le défunt était âgé de 53 ans et deux mois.

8.— A Montréal a lieu un grand rassemblement des zouaves de la province de Québec. Plus de 1,200 répondent à l'appel. Des quatre-vingt-quinze zouaves pontificaux survivants, vingt-cinq peuvent assister à la manifestation.



FEU L'ABBÉ ARTHUR DUMAIS
Curé de Sainte-Louise

9.— Une dépêche de Victoria, C.-A., annonce que S. G. Mgr Alexander MacDonald, évêque de Victoria, Colombie-Anglaise, a démissionné et que sa démission a été acceptée de Rome. Sa Grandeur était évêque de Victoria depuis octobre 1908.

— Le navire l'Arctic, sous le commandement du capitaine J.-E. Bernier, part pour un nouveau voyage d'exploration dans les régions de l'extrême nord. Trente-neuf personnes et un équipage de vingt-six hommes prennent part à l'expédition, qui est sous la direction de M. J.-D. Craig, du département de l'Intérieur, à Ottawa.

— Deux marins de l'Arctic se noient près de la Grosse-Isle : MM. Wilfrid Caron, troisième officier, qui tombe à l'eau, et M. Desmond O'Connell, qui tente de sauver ce dernier.

10.— L'hon. L.-A. Taschereau, premier-ministre de la province de Québec, vient d'envoyer un chèque de \$25,000. aux autorités du Collège de St-Boniface. C'est le secours de la province de Québec aux compatriotes du Manitoba qui ont été éprouvés par l'incendie de leur collège.

— L'église et le presbytère de Weedon sont détruits par un incendie. Les pertes sont d'environ \$75,000.

11.— Les missionnaires agricoles de la province tiennent leur congrès annuel à l'École d'agriculture d'Oka. Ils y discutent spécialement la question de la désertion des campagnes.

— Le Manitoba se prononce, par une majorité d'au-delà de 30,000 voix, contre le projet de loi permettant la vente du vin et de la bière, aux repas, dans les hôtels licenciés.

12.— Le rapport financier de la province de Québec, communiqué officiellement aux journalistes, montre un surplus de \$1,300,000. cette année.

13.— M. le docteur S. Grondin, professeur à l'Université Laval, est nommé directeur des étudiants canadiens à Paris. C'est un nouveau poste créé récemment par le gouvernement provincial. Le traitement serait de \$5,000.00 par année.

16.— Le gouvernement de la province de Québec a l'intention d'organiser une grande campagne de colonisation dans la Gaspésie. De concert avec les autorités religieuses de Gaspé, il travaillerait déjà à la fondation de deux nouvelles paroisses dans cette région.

— Une centaine d'excursionnistes franco-américains de la Nouvelle-Angleterre arrivent à Québec où ils passeront une couple de jours. Ils ont fait le trajet en automobiles.

17.— A Pictou, N.-E., a lieu l'inauguration d'un monument érigé aux premiers colons écossais arrivés en ce pays. Il y a en effet cent cinquante ans que ces pionniers arrivèrent au Canada à bord de "l'Hector"; ils débarquèrent sur les plages de Pictou le 15 septembre 1773.

— A St-Honoré de Beauce on célèbre par des fêtes qui durent deux jours le cinquantième anniversaire de la fondation de la paroisse.

18.— On estime à 60,000 le nombre des moissonneurs supplémentaires qui seront requis, cette année, pour les travaux de la récolte dans l'Ouest canadien.

— S. G. Mgr G. Forbes, évêque de Joliette, bénit la nouvelle église d'Amos. M. l'abbé E.-V. Lavergne, rédacteur de l'*Action Catholique*, y prononce le sermon.

20.— A St-Justin de Maskongé, dont il était curé depuis quarante-cinq ans, décède Mgr Denis Gérin, P.D., ancien zouave pontifical, à l'âge de 77 ans.

— Une excursion, organisée par la Chambre de Commerce et composée de près de deux cents personnes de notre ville, se met en route vers le Lac St-Jean. Ils vont visiter cette riche et fertile région.

21.— Le feu détruit huit maisons à Lyster, comté de Mégantic, dont deux magasins et deux succursales de banque.

— Les mineurs du district de Cap-Breton-sud décident, à une assemblée tenue à Glace-Bay, de reprendre le travail mardi.

22.— Mgr C.-E. Arsenault, représentant de S.-E. le cardinal Bégin, bénit l'église de St-Gabriel de la Durantaye, au comté de Bellechasse.

— S. E. le cardinal Bégin bénit l'Orphelinat-école du Lac Sergent, au comté de Portneuf, fondé par la Ligue Nationale de Colonisation de Québec.

23.— Après avoir duré vingt-huit jours le procès de l'abbé Adélarde Delorme, accusé du meurtre de son demi-frère Raoul Delorme, se termine par le dissentiment du jury. Ce désaccord nécessitera un nouveau procès.

24.— La grève des mineurs de la Nouvelle-Écosse tire à sa fin. Le nouveau président local de l'organisation des Mineurs-Unis d'Amérique ordonne aux hommes de reprendre l'ouvrage. Le calme se rétablit un peu partout.

— Trois messagers de banques se font enlever une somme de \$125,000. à Toronto. Les voleurs font leur coup en plein jour en présence de nombreuses personnes.

26.— Son Éminence le cardinal Bégin, en présence d'une grande foule d'ecclésiastiques et de laïques, bénit la pierre angulaire de la future basilique de Ste-Anne de Beaupré.

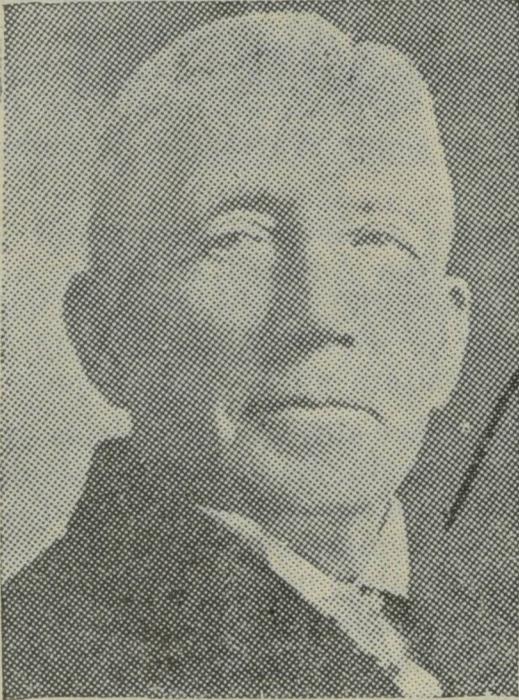
— M. l'abbé Arthur Guindon, prêtre de Saint Sulpice de Montréal, meurt subitement au moment où il se disposait de prendre ses vacances. Le défunt, qui n'était âgé que de 59 ans, était un prêtre zélé et un littérateur de marque.

— A l'élection générale pour le renouvellement de la Législature de l'Île du Prince-Édouard, les conservateurs écrasent le gouvernement libéral. Le premier-ministre, hon. J.-H. Bell, et presque tous ses collègues sont battus. Les conservateurs gagnent 25 sièges sur 30.

28.— Trois citoyens de Québec reçoivent des décorations du Saint-Siège : M. Louis Terreau, qui est fait Commandeur de l'Ordre de Saint-Sylvestre, M. J.-B.-J. Racine, qui est fait Chevalier du même Ordre, et M. Roch Terreau, qui est fait Chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand. M. Louis Terreau a de plus reçu du patriarche latin de Jérusalem, S. Ex. Mgr Louis Barlassina, la décoration de Commandeur de l'Ordre du Saint-Sépulcre.

— A Ste-Marie de la Beauce a lieu l'ouverture d'un grand Conventum des élèves du Collège de cette paroisse. Plus de 500 élèves, anciens et nouveaux, répondent à l'appel du Comité d'organisation. On y fonde une "amicale des anciens".

29.— Sa Grandeur Mgr Brunault, évêque de Nicolet, annonce la formation d'un chapitre diocésain qui se composera de douze chanoines. Deux chanoines honoraires sont aussi nommés en même temps.



L'HON. J.-H. BELL,
premier-ministre libéral de l'Île du
Prince-Édouard qui a été battu aux
dernières élections.

30.— Son Éminence le cardinal Bégin, archevêque de Québec, reçoit du Cardinal Secrétaire d'État, une lettre exprimant les remerciements du Souverain Pontife pour l'offrande généreuse de 38,323 livres que le diocèse lui a envoyée pour le soulagement des malheureuses populations russes.

— Une Sœur du Bon-Pasteur de Québec, la Rév. Mère Saint-Henri, née Mary-Jane Jones, se fait broyer à mort par un convoi du Québec Central, à la station Morisset, à quelques milles de St-Prosper.

31.— Le candidat libéral, M. F.-L. Kelly, maire de North Sydney, est élu, par une majorité de 856 voix, député du Cap Breton Nord et Victoria, à la Chambre des Communes.

— Les *Acta Apostolicae Sedis* nous apprennent que Mgr Alphonse Deschamps, vicaire-général de Montréal, est élevé à la dignité de Protonotaire apostolique.

A UN EXAMEN DE MÉDECINE

— Dites-moi les noms des os du crâne ?

L'étudiant, après avoir balbutié :

— Excusez-moi, Monsieur. Ce doit être l'émotion. Impossible d'en trouver un seul. Je les ai pourtant bien tous là, dans la tête...

L'eau de goudron

L'eau de goudron, depuis Raspail, est un remède fort employé, mais qui n'est pas nouveau. Vers 1744, Berkeley, célèbre philosophe irlandais, s'étant un jour senti pris de coliques nerveuses, s'administra pour remède une bonne potion de cette eau goudronnée. Le liquide fit merveille. Berkeley fut reconnaissant et se mit à composer tout un livre en l'honneur du remède qui lui avait si bien réussi. Ce livre fut même traduit en français dès l'année suivante, sous le titre de *Série de réflexions philosophiques et recherches sur les vertus de l'eau de goudron*. Berkeley faisait autorité. Il lui suffisait de recommander un remède pour qu'on le déclarât une panacée infallible : la fortune de l'eau de goudron fut faite.

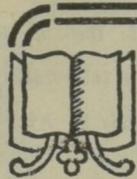
Les membres de la Société royale de Londres furent des premiers à en préconiser la vertu. Hil, dont, vers le même temps, ils avaient repoussé la candidature, vit dans la vogue du goudron patronné par les membres de la Société, une excellente occasion de se venger en se moquant d'eux. Il leur adressa, sous le nom supposé d'un médecin de province, une lettre bien faite pour ajouter à l'engouement soulevé par le remède merveilleux : Un matelot, disait-il, tombé du grand mât de son navire, s'était cassé la jambe en mille morceaux. Qu'avait-on fait ? On avait rapproché les parties fracturées, on les avait fortement serrées avec une corde, et, sur le tout, on avait versé de l'eau de goudron chaude et très épaisse. Aussitôt le mal avait disparu. Le matelot s'était relevé et avait repris son ouvrage...

— C'est incroyable, dirent les savants.

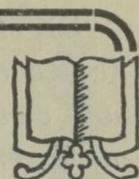
— C'est impossible, hasardèrent quelques-uns.

— Qui sait ? prononcèrent les autres. L'eau de goudron a tant de vertus !

Huit jours après, on discutait encore, et beaucoup commençaient à croire à la cure merveilleuse, lorsque arriva une seconde lettre du provincial. Il s'excusait bien fort d'avoir omis un détail dans sa première communication, un tout petit détail : la jambe du matelot était une jambe de bois ! On ne l'avait pas guérie, on l'avait raccommodée !...



Gauserie scientifique



La machine humaine

SES DÉTRAQUEMENTS

A PRÈS une très brève revue de ce qu'est la machine humaine, nous avons dit un mot de la manière dont elle finit, c'est-à-dire de sa vieillesse. Mais elle ne finit pas toujours naturellement ; la fin naturelle est plutôt l'exception, car des accidents se multiplient qui abrègent sa durée : ce sont les maladies.

Nous en viendrons donc maintenant à l'énumération non pas complète, mais abrégée des plus importantes de ces dernières, et nous commencerons par celles qui affectent ce que nous avons appelé au début le réduit central d'où partent les commandements et les impulsions, c'est-à-dire le cerveau.

HÉMORRAGIE, EMBOLIE ET THROMBOSE

On entend dire fréquemment :— Un tel vient d'être frappé de paralysie. Il est mort, ou il reste infirme.

Que s'est-il passé ?

Cet " un tel " a été atteint d'hémorragie cérébrale, d'embolie ou de thrombose.

Et donc, qu'est-ce que l'hémorragie cérébrale, qu'est-ce que l'embolie, et qu'est-ce que la thrombose ?

L'HÉMORRAGIE CÉRÉBRALE

L'hémorragie, dans le cerveau comme ailleurs, est constituée par un épanchement de sang dû à la rupture d'un vaisseau, artère ou veine ; cependant l'hémorragie cérébrale spontanée présente cette particularité d'être plus fréquente, et d'avoir des conséquences plus graves en général que celles qui affectent les autres parties du corps.

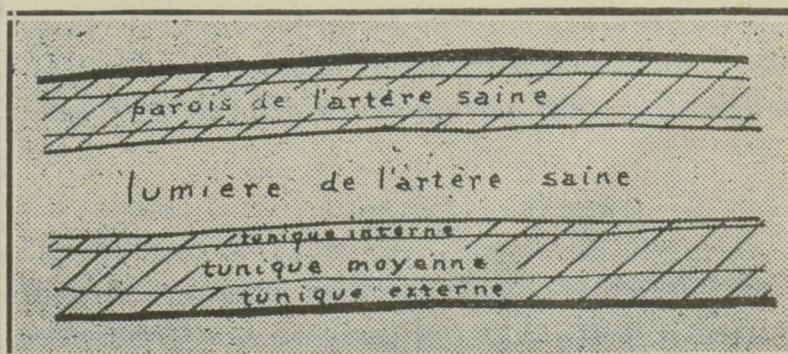
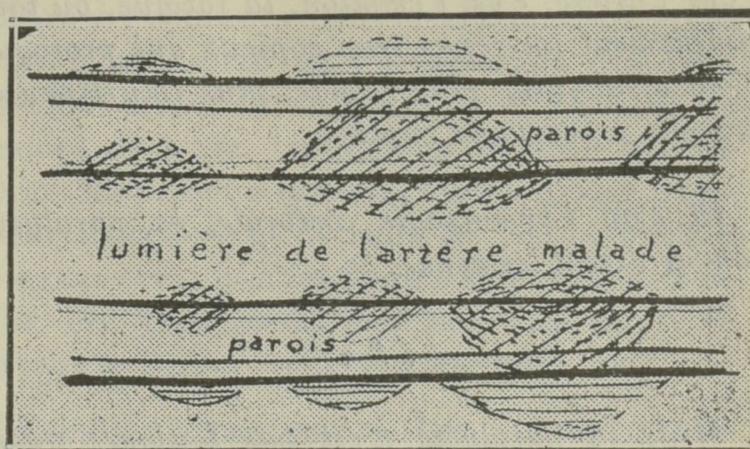
Elle a pour cause éloignée la modification de la paroi des artères, et pour cause immédiate une congestion qui augmente la pression du sang dans les vaisseaux.

* * *

Les artères, on s'en souvient, ont quelques-uns des attributs des tubes de caoutchouc, dont l'élas-

ticité. Cette élasticité, qui est une de leurs principales qualités, leur permet de résister sans se rompre à la variété de pression du sang. Ce dernier sous l'influence d'une cause quelconque, est-il lancé avec plus de vigueur par le cœur, la paroi artérielle élastique atténue la brutalité du choc, de telle sorte que le liquide sanguin arrive dans les plus fines artérioles, les capillaires, sans les rompre.

Mais, avec le temps, ou sous l'influence d'une maladie, la paroi des artères perd ses qualités ; elle devient plus rigide et plus friable, soit que la graisse ait dissocié ses fibres et les ait affaiblies, c'est la dégénérescence graisseuse que l'on rencontre chez les obèses ; soit qu'au lieu de graisse ce soit une substance calcaire qui s'est interposée entre les fibres, créant la dégénérescence calcaire. Dans les deux cas, la paroi des vaisseaux, notamment des artères, a perdu de son pouvoir de résistance, elle ne peut plus supporter les mêmes pressions, et elle est exposée à se rompre lorsque ces pressions surviennent.



Or, elles surviennent, tout le monde est à même de le constater. Dans l'état normal on ne sent pas son cœur ; mais dans plusieurs circonstances, on le sent. Même chez les gens en parfaite santé, survient-il une émotion subite et violente, le cœur bat à tel point qu'on le sent battre ; éprouve-t-on une fatigue ou monte-t-on rapidement un escalier ou une côte, on sent encore son cœur battre. C'est-à-dire qu'il fonctionne plus rapidement, qu'il pousse avec plus d'énergie le sang dans les vaisseaux, et que la paroi de ceux-ci subit une pression plus forte que d'ordinaire.

Chez un homme en santé, les choses ne tardent pas à revenir à la normale ; mais chez les malades c'est-à-dire chez ceux dont les parois artérielles ont perdu leur élasticité et leur résistance, il se produit un peu ce qui arrive aux automobilistes qui se hasardent dans un long voyage avec de vieux pneus, qui ont subi les atteintes de l'huile, (dégénérescence graisseuse), ou sont devenus secs et cassants (dégénérescence calcaire). A un moment donné, l'équilibre se rompt entre la résistance et la pression, et c'est l'éclatement.

Pour le pneu, l'équilibre est rompu par un choc un peu plus violent, ou par l'échauffement. Pour l'artère, c'est l'émotion, la fatigue, ou tout simplement un repas trop copieux qui provoque l'ondée sanguine plus rapide, plus volumineuse, laquelle provoque la rupture.

Et c'est l'hémorragie cérébrale, la paralysie comme disent les gens.

* * *

Mais la paralysie n'est pas toujours aussi brutale, ni provoquée par les mêmes causes éloignées. Avant donc de nous étendre plus sur les désordres qu'elle produit, et sur les symptômes qu'elle provoque, nous dirons, dans un prochain article, quelques mots de la thrombose et de l'embolie, qui partagent, avec l'hémorragie, la responsabilité des paralysies d'origine cérébrale.

* * *

En attendant, que les gros mangeurs se méfient de leur appétit. Les indigestions sont fréquentes par ces temps de chaleur ; et comme le plus grand

nombre n'est guère renseigné sur l'état de ses artères, il vaut mieux ne pas imiter l'automobiliste imprudent, et ne pas trop compter sur l'élasticité de ses " pneus."

LE VIEUX DOCTEUR.

BONS MOTS

" Maman, pourquoi qu'y pleut ?

— Mais... pour faire pousser les fleurs et les légumes !...

— Ah ! bien... Mais y pleut aussi dans la cour !..."

LE DERNIER PÉCHÉ

Le célèbre Abailard fut converti par une vision terrible que Dieu lui envoya. Il lui sembla être descendu en enfer, et là, il vit qu'on fabriquait des maisons de feu. Les unes n'avaient encore que les fondements, les autres avaient déjà des murs, et à l'une d'elles il ne manquait qu'une seule brique.

— Pour qui est cette maison ? demanda-t-il.

— Elle est pour Pierre Abailard.

— Pourquoi ne lui manque-t-il qu'une seule brique ?

— Cela veut dire qu'il ne manque plus qu'un seul péché à Pierre Abailard, pour combler la mesure de ses iniquités ; une fois qu'il l'aura consommé, il sera à nous pour l'éternité.

Quoiqu'il en soit de cette vision, il est très certain que tous, tant que nous sommes, nous nous construisons simultanément une double demeure de l'éternité. Avec nos bonnes œuvres, nous nous bâtissons un palais dans le paradis ; avec nos péchés, nous nous préparons un cachot de feu dans l'enfer.

Laissez-moi vous le demander : Où en est votre palais ? Hélas ! Peut-être ses fondations ne sont pas même assises ! Où en est votre cachot ? Peut-être est-il presque achevé ! Il ne lui manque plus que quelques briques. Vous seriez bien endurcis si elle ne vous faisait pas frissonner d'horreur, et si elle ne vous inspirait pas la résolution de vous convertir sans retard et sans retour.

Science Ménagère

Les légumes

LA POMME DE TERRE

La pomme de terre la meilleure et la plus précieuse des plantes alimentaires est originaire de l'Amérique du Sud ; elle ne fit son apparition en Europe que vers 1534, et c'est en Espagne qu'elle fut d'abord introduite. Elle ne fut admise dans l'alimentation en France qu'à la fin du XVIIe siècle, grâce aux efforts de Parmentier qui en propagea la culture.

VARIÉTÉS. — Il y a de nombreuses variétés de pommes de terre classées d'après leur forme et leur couleur ; les rondes, les oblongues les rouges, les jaunes, les violettes, parmi lesquelles il faut citer : la farineuse, la *magnum bonum*, etc.

CARACTÈRES DE LA BONNE POMME DE TERRE. — La bonne pomme de terre est farineuse ; elle a la chair peu translucide, la pelure fine et lisse, la pulpe d'un beau jaune clair. Il faut se défier de celles dont la pulpe est d'un jaune foncé : elles cuisent mal. La quantité d'yeux ne nuit pas à la qualité de la pomme de terre, mais elle occasionne plus de déchets. La pomme de terre des sables est meilleure, plus farineuse que celle des terres fortes ; elle se conserve mieux aussi.

C'est par la cuisson surtout que l'on s'assure de la bonne qualité de la pomme de terre, et c'est le moyen que l'on doit mettre en pratique avant d'acheter sa provision.

SA VALEUR COMME ALIMENT. — La pomme de terre occupe un rang tel dans notre alimentation qu'elle est pour ainsi dire indispensable ; c'est l'accompagnement obligatoire de la viande. Cependant tout en étant une nourriture saine, agréable, peu coûteuse, la pomme de terre est pauvre en principes nutritifs : 6 livres de pomme de terre cuite à l'eau ne valent pas 2 livres de pain ordinaire.

SA COMPOSITION :

EAU. 77% FÉCULE. 20%
MATIÈRES AZOTÉES 2% MINÉRAUX. . . . 1%

Seule, la pomme de terre ne peut donc pas suffire à la nourriture de l'homme ; c'est pourquoi on l'associe à des substances telles que la viande, le poisson et les œufs.

CONSERVATION. — La pomme de terre se conserve très bien pendant l'hiver si on a la précaution de la déposer dans une cave sombre, sèche, bien aérée et à une température moyenne de 40 à 45 degrés F.

On ne doit pas exposer à la lumière du jour les pommes de terre nouvelles, ni celles conservées pour la provision.

Si la cave est humide, on isolera la pomme de terre du sol par un faux plancher ou par un lit de paille légère et longue. De temps à autre on établira des courants d'air, mais jamais en temps de gelée. Au sortir de l'hiver, alors que tout fermente, il faut surveiller la cave, déplacer les pommes de terre, transporter la provision au dehors, les passer à la main, faire le triage, rejeter les mauvaises et détruire les jets ou germes et ne conserver que les pommes de terre saines. Dans ces conditions, les pommes de terre peuvent se conserver même quelques mois.

CUISSON AU NATUREL. — Les pommes de terre cuites sans aucun assaisonnement sont un mets précieux pour les personnes à qui les fritures et la graisse sont défendues, comme dans les maladies du foie et certaines maladies d'estomac qui en sont la conséquence. On a donné différents noms à cette préparation : pommes de terre à l'eau de sel, en robe des champs, à l'étuvée . . .

DIVERSES MANIÈRES DE L'APPRETER. — L'art culinaire sait apprêter la pomme de terre de plusieurs manières : à la maître d'hôtel, à l'étuvée à la duchesse, en purée, gratinée, frites, sautées, rôties, aux fines herbes, en gâteaux. Mais on

convient généralement que cuite entière dans le fourneau ou à la vapeur, elle est plus savoureuse que préparée de toute autre façon.

POMMES DE TERRE EN ROBE DES CHAMPS

10 à 12 pommes de terre. — 1½ chop. d'eau. — 1 c. à table de sel.

1° Laver les pommes de terre à plusieurs eaux.

2° Les mettre au feu avec du sel et une petite quantité d'eau chaude.

3° Lorsqu'elles sont presque cuites, rejeter l'eau et laisser terminer la cuisson à la vapeur.

Les pommes de terre en robe des champs (ou de chambre) se pèlent à table et sont mangées avec du sel et du poivre, du beurre ou des tartines beurrées. Durée de cuisson, 45 minutes.

Les pommes de terre en robe des champs se cuisent également sous la cendre ou au fourneau.

POMMES DE TERRE EN RIZ

I. Faire cuire 8 à 10 pommes de terre à l'eau bouillante salée.

II. Lorsqu'elles sont cuites, les passer dans le passe-purée au-dessus d'un plat creux. Servir chaud.

POMMES DE TERRE A LA MAITRE D'HÔTEL.

8 à 10 pommes de terre. — ½ c. à thé de persil haché fin. — 2 cuillerées à table de beurre. — 2 c. à thé de jus de citron.

I. Faire cuire les pommes de terre sans les peler, à l'eau bouillante salée ; la cuisson terminée, les égoutter.

II. Mettre dans un plat chauffé, le beurre pétri avec du persil ou du cerfeuil haché et le jus d'un citron ; placer les patates chaudes sur le mélange. Servir chaud.

POMMES DE TERRE EN PURÉE

8 à 10 pommes de terre. — 2 c. à table de beurre. — 1 tasse de lait chaud. — Sel, poivre, fines-herbes.

I. Faire cuire les pommes de terre à l'eau bouillante et salée ; les égoutter, les passer dans le passe-purée, puis les remettre dans la casserole sur le feu.

II. Ajouter le lait chaud et battre quelques minutes, avec une cuillère de bois, afin de rendre la purée blanche et légère.

III. Finir par le beurre qui doit fondre grâce à la chaleur de la purée et non sous l'action du feu ; assaisonner et déposer avec goût dans un plat.

POMMES DE TERRE FARCIES

8 à 10 pommes de terre bouillies. — 1 tasse de lait chaud. — 2 c. à table de beurre. — ½ c. à thé de sel. — ¼ c. à thé de poivre.

I. Faire cuire dans un fourneau chaud les pommes de terre d'égale grosseur après les avoir lavées et brossées.

II. Lorsqu'elles sont cuites, enlever l'intérieur ayant soin de ne pas briser la pelure si ce n'est l'ouverture nécessaire, et avec la pulpe faire une purée, assaisonner de sel, de poivre et de fines herbes, en remplir les pelures.

III. Mettre au fourneau quelques minutes et servir chaud.

POMMES DE TERRE EN GÂTEAUX

8 à 10 pommes de terre bouillies. — 1 tasse de lait chaud. — 2 c. à table de beurre, — Sel, poivre, fines herbes.

Préparer une purée de pommes de terre. Beurrer un moule ou une casserole, enduire de chapelure ou de mie de pain rassis ; verser la purée, saupoudrer un peu de chapelure, recouvrir de quelques noisettes de beurre et faire dorer au fourneau.

[*La Cuisine à l'École primaire.*]

LE BRUIT DES BATAILLES

Gabriel et Antoine jouent dans leur chambre. Le premier, avec ses soldats, fait grand tapage, gesticulant et criant au milieu de ses soldats de plomb ; l'autre, plus calme, traîne un gros mouton favori. Tout à coup, au plus fort de la mêlée, Gabriel renverse soldats et canons avec un grand fracas.

La maman accourt, inquiète :

— Qu'y a-t-il donc ?

Et Antoine, très paisible, de répondre :

— C'est Gabriel qui vient de remporter une grande victoire.

Coin de l'Ouvrier

Le syndicat est le protecteur de la société

Pour le plaisir, sans doute, de promouvoir à leur manière les intérêts du syndicalisme ouvrier, certains en sont à se demander si le syndicalisme n'a pas apporté plus de désavantages que d'avantages à la société. On dirait qu'ils ne l'ont pas encore vu à l'œuvre et que l'histoire des dernières générations, et même celle qui s'écrit actuellement, ne leur a rien appris.

Ils en sont rendus à se demander si les associations protectrices des travailleurs n'ont pas inculqué le principe que le travail est une certitude dont l'homme libre doit se dégager le plus possible.

* * *

Pour bien comprendre l'œuvre accomplie par les associations protectrices des travailleurs, il suffit de remonter au temps où elles n'existaient pas. Et pour cela pas ne sera besoin de refaire la période de l'esclavage que personne ne conteste, mais de retourner à quelques générations seulement en arrière. Il suffirait peut-être de regarder autour de soi et de comparer la situation des masses non organisées à celles qui le sont.

Après que l'esprit révolutionnaire eut rayé les corporations pour rejeter les masses dans le gouffre de l'individualisme, on n'eut plus à compter avec les groupes ouvriers organisés. Débarassé comme on l'était alors des associations protectrices des travailleurs c'était le temps de prouver leur inutilité. Évidemment on ne le fit pas, puisque, voyant la misère s'accumuler dans le peuple, et donc dans la société, le grand Pape Léon XIII en fut ému au point qu'il écrivit son immortelle encyclique "Rerum Novarum" pour sonner dans le monde entier le retour aux corporations.

Et dès les premières lignes de cette lettre fameuse entre toutes il trace la situation faite aux travailleurs par la disparition des associations chargées de les protéger.

"Nous sommes persuadé, dit-il et tout le monde en convient, qu'il faut, par des mesures promptes et efficaces, venir en aide aux hommes des classes inférieures, attendu qu'ils sont pour la plupart dans une situation d'infortune et de misère imméritée.

"Le dernier siècle a détruit, sans rien leur substituer, les corporations anciennes, qui étaient pour eux une protection ; tout principe et tout sentiment religieux ont disparu des lois et des institutions publiques, et ainsi, peu à peu, les travailleurs isolés et sans défense se sont vus avec le temps livrés à la merci de maîtres inhumains et à la cupidité d'une concurrence effrénée.— Une usure dévorante est venue ajouter au mal. Condamnée à plusieurs reprises par le jugement de l'Église, elle n'a cessé d'être pratiquée sous une autre forme par des hommes avides de gain et d'une insatiable cupidité. A tout cela il faut ajouter le monopole du travail et des effets de commerce, devenus le partage d'un petit nombre de riches et d'opulents, qui imposent ainsi un joug presque servile à l'innombrable multitude des prolétaires."

Voilà dans quelle situation se trouvaient les travailleurs il y a quarante ans.

* * *

Après avoir dit ensuite les droits et devoirs de chacun, les devoirs des ouvriers envers les patrons, ceux des patrons et de l'État envers les travailleurs, il propose comme principal remède le rétablissement des corporations. A ces corporations Léon XIII assigne comme objet principal le perfectionnement moral et religieux, mais il dit aussi ce qui suit et qui a son importance, puisqu'on paraît aujourd'hui encore reprocher à l'ouvrier de s'organiser pour rendre sa situation matérielle la meilleure possible :

“ Tout ce qu'on peut dire en général, c'est qu'on prenne pour règle universelle et constante, d'organiser les corporations de façon qu'elles fournissent à chacun de leurs membres les moyens propres à lui faire atteindre, par la voie la plus commode et la plus courte, le but qu'il se propose, et qui consiste dans l'accroissement le plus grand possible des biens du corps, de l'esprit et de la fortune.”

* * *

Et c'est en accord avec la doctrine de Léon XIII que les ouvriers syndiqués, non pas en adoptant le principe que le travail est indigne de l'homme, mais en reconnaissant que le travail est une nécessité, recherchent... se rappelant qu'ils sont des êtres humains ayant des obligations envers Dieu, envers la société, envers leur famille et eux-mêmes— l'accroissement le plus grand possible des biens du corps, de l'esprit et de la fortune. Et qui pourrait, d'ailleurs les en blâmer, s'ils le font honnêtement, s'ils ne cherchent pas cet accroissement en s'emparant de ce qui appartient de droit aux autres.

* * *

Et pourquoi, enfin, reprocherait-on aux travailleurs de chercher l'amélioration de leur situation quand on admet facilement que les autres classes agissent sagement quand elles recherchent le même but et qu'elles aussi le font honnêtement ?

Non le syndicalisme ouvrier bien compris n'apprend pas le mépris du travail à l'ouvrier ; mais il le met franchement face à face avec sa

dignité d'homme et il lui demande d'agir en conséquence. Il n'enseigne pas que l'homme peut s'affranchir des misères humaines, mais il aide à éviter les misères imméritées.

La société loin de vouloir la disparition du syndicat comprend tout ce qu'il fait pour elle en diminuant le plus possible le nombre des esclaves parmi ses membres.

THOMAS POULIN

[*Le Travailleur.*]

A L'ÉCOLE

L'institutrice essaye d'expliquer la soustraction à ses élèves.

— Voyons, mes enfants, si d'un nombre entier je retire un quart, et cela quatre fois de suite, que reste-t-il ?

Silence complet sur tous les bancs.

— Vous ne comprenez pas ? Eh bien ! regardez !

Et allant prendre sur une table une pêche, la maîtresse la coupe en quatre morceaux.

Les enfants regardaient, les yeux pleins de convoitise.

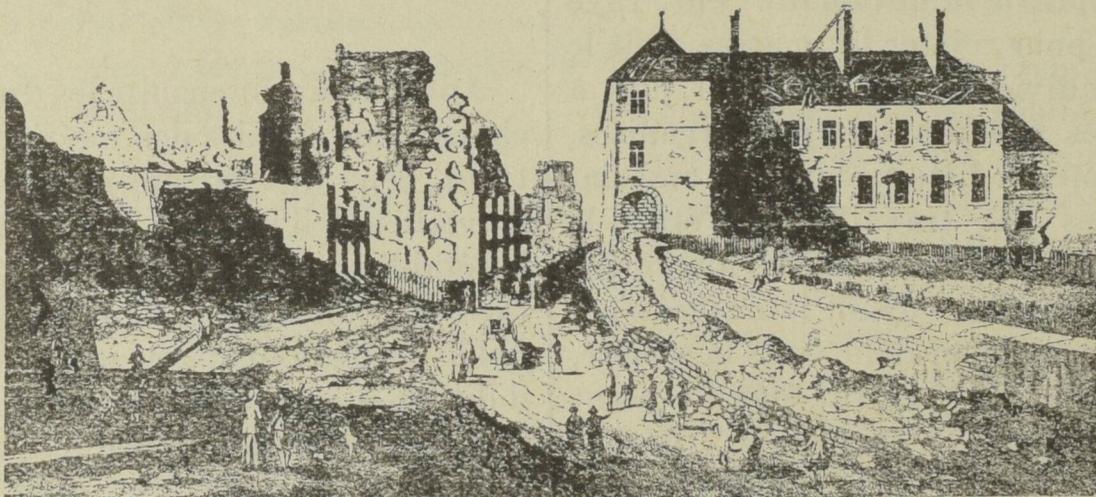
— J'en mange un morceau (elle le mange) ; j'en mange deux (même jeu) ; je mange le troisième (même jeu) ; je mange le quatrième (même jeu).

Il y eut comme un sourd murmure sur tous les bancs...

— C'est fait, n'est-ce pas ? Que reste-t-il ?

Toutes les élèves en chœur :

— Le noyau, Madame !



LE VIEUX QUÉBEC : Vue du Palais épiscopal de Québec et de ses ruines.

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Ste-Anne, Québec, Can.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DE JUILLET

DEVINETTE

Le jour de l'année le moins solide est le 10 juin (disjoint) ou le 10 août (dissous).

MOTS EN TRIANGLE

E M I L E
M U L E
I L E
L E
E

CHARADE

Bis — tour — i — bistouri

ÉNIGME

L'éclair et le tonnerre.

RÉBUS

Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir.

Mot-à-mot : Ile I — A — plus — DE bonne — heure — A donne E — K — Reuss — EVOIR.

Ont envoyé des solutions partielles : L'Académie St-Joseph, 492, rue St-Jean, Québec ; Mlle Rose Tremblay, St-Gédéon, Station, Lac-St-Jean ; Mme Arm. Cloutier, 386, St-Martin, Les Trois-Rivières, M. Hiram Saindon, Maison St-Joseph, Limoilou ; Mlle Rose Tremblay, inst., St-Gédéon Station, Lac-St-Jean ; Mlle Eugénie Desjardins, St-Charles, Bellechasse ; M. Eugène Proulx, St-Roch des Aulnaies ; Mlle Juliette Bédard, 129, Claire-Fontaine, Québec ; M. Grégoire Leclerc, La-Tuque, Champlain ; Mlle Béatrice Boutiette, Berthier-en-bas ; M. Paul-Henri Tremblay, St-Gédéon Station, Lac-St-Jean ; Mlle Gilberte Bélanger, 424, 1ère Avenue, St-François-d'Assise, Québec ; Mlle Jeanne Delisle, Neuville, Portneuf ; Mlle M.-Louise Pelletier, 146, des Commissaires, Jac-

ques-Cartier, Québec ; Mlle Lucienne Boucher, Couvent du Bon-Pasteur, Charlesbourg ; M. Lorenzo Rousseau, Thetford Mines ; Mlle Alice Lafrance, St-Grégoire, Montmorency ; Mlle Amanda Duguay, St-Donat, Rimouski. Mlle Marie-Paule Blanchet, St-Victor de Lambton ; Mlles Henriette et Alphonsine Larue, 157, rue d'Aiguillon, Québec ; M. Lionel Grenier, Wabasse, P. Q. ; Mme H.-A. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me ; M. J.-F. St-Pierre, Ste-Perpétue, L'Islet ; M. l'abbé J.-O. Cliche, St-Jules, P. Q. ; Mlle Agathe Gilbert, SS. Anges ; Mlle L. Chalifour L'Islet ; Mme Frédéric Vanier, St-Jérôme, Terrebonne ; L'Hopital Civique, Québec ; A.-H., Huntingdon.

Ont trouvé toutes les solutions justes : M. Jean Roy, St-Omer, Bonaventure ; Mlle Augustine Plamondon, St-Raymond ; Mlle Anne-Marie Readman, St-Raymond, Portneuf ; Mlle Diana Genois, St-Raymond ; M. l'abbé J.-A. Fortin, St-Raymond ; M. Henri Lizotte, St-Éloi, Témiscouata ; M. Alphonse-Marie Parent, Ermitage, Notre-Dame de Liesse, Berthier-en-bas ; Mlle Éléonora Bélanger, 239, rue des Commissaires, Québec ; Mlle Jeanne Ouellet, St-George, Beauce ; M. Lucien Plamondon, St-Raymond ; M. Léon Naud et Mlle Berthe Naud, Bureau Paré, Portneuf ; Mlle Bernadette Cantin, St-Raymond ; Mlle M.-A. Thivierge, 125½, 5e rue, Limoilou ; Mlle Lucie Perreault, Deshambault ; Mme Hector Bernier, Montmagny ; Mme E.-A. Bois, Ste-Anne de la Pocatière ; Mlle Amélia Bellerive, St-Léonard.

Le sort à favorisé : M. A.-M. Parent et Mlle Diana Génois.

CONCOURS N° 51

DEVINETTE

S'il y avait des courses parmi les lettres de l'alphabet, quelles sont celles qui arriveraient les dernières ?

CHARADE

Mon un est une voyelle ;
Mon deux un article contracté ;
Mon trois un adjectif possessif ;
Mon tout une ville de Russie.

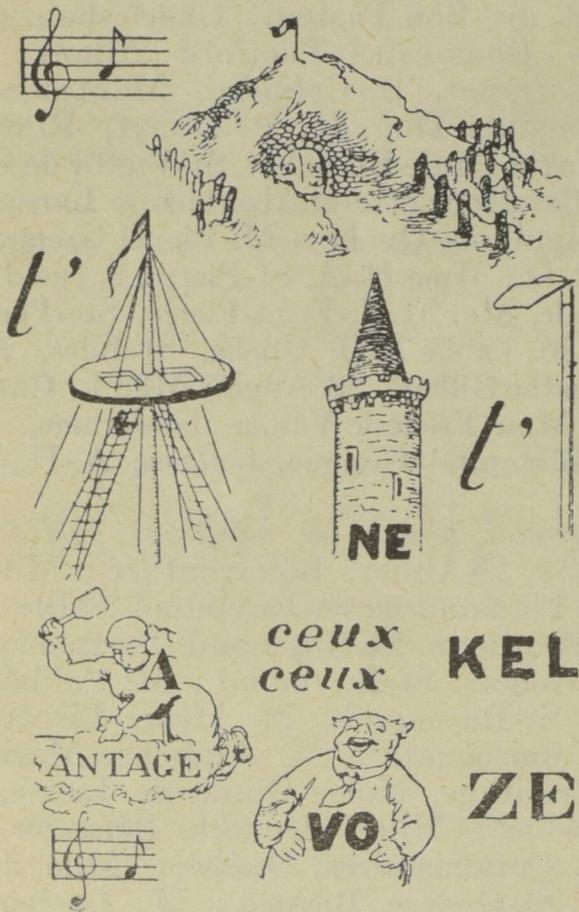
LOGOGRIPE

Je suis un meuble sans ma tête ;
Je sers d'abri avec ma tête.

ÉNIGME

Le fer de ma charrue est traîné par cinq
 [coursiers rapides ;
 Le champs que je sème est blanc comme la
 [neige ;
 Ce que je sème est noir comme l'enfer.
 Je sépare l'ivraie du bon grain, et la récolte
 [s'en va dispersée jusqu'aux extrémités du globe.

RÉBUS N° 42



Les livres

Une excellente brochure, drôle et instructive à la fois, et qui ne saurait manquer d'avoir beaucoup de succès, aussi bien à la ville qu'à la campagne, vient de faire son apparition.

L'ouvrage a pour titre : " *Le Diable est aux Vaches et Vie de Jeunesse de Johnny Cassepinette* ". C'est une histoire en deux parties, originale, humoristique et comportant, dans un roman propre à provoquer bien des éclats de rire, l'une des meilleures leçons d'hygiène rurale. L'auteur, dans des pages pleines de verve, nous offre un récit parsemé de scènes bien canadiennes, de types de paysans, de légendes et de traditions de chez nous qui seront goûtés par tout le monde, mais surtout par les gens de la campagne. Chacun de ses personnages présente, par ses actes et par ses paroles, une leçon de choses essentielle et qui forme un volume de haute utilité en même temps que très agréable à lire.

Le roman, de belle tenue typographique, a près de cent pages avec illustrations appropriées. Il est édité par monsieur L.-P. Desjardins, de Québec, qui en a acquis les droits d'auteur. C'est une œuvre que nous recommandons fortement à tous ceux qui aiment à unir l'utile à l'agréable, à s'amuser en s'instruisant.

On peut se procurer cette brochure au prix modique de 25 sous, franco, de l'Éditeur : M. L.-P. Desjardins, Casier Postal 674, Québec, P. Q. Prix spéciaux à la douzaine ou au cent, et pour les libraires et les marchands.

Les trois angélus

Lorsque, dans leurs grands rids ou de bois ou de pierre,
 Chez nous, trois fois le jour, depuis les temps lointains,
 Les cloches lentement se mettent en prière,
 Écoutons-les chanter, en joignant les deux mains.

Elles chantent : leurs voix nous disent qu'il faut croire ;
 Il s'y mêle toujours les voix des disparus.
 Et les trois Angélus sonneront dans la gloire,
 Pour nos enfants, demain, quand nous ne serons plus.

L'ANGELUS DU MATIN

O paysan, le jour commence
 Tous les oiseaux sont éveillés.
 Va vite jeter la semence
 Où, demain pousseront les blés.

Vois donc quelle richesse immense
 Monte à tes yeux émerveillés
 Le riant matin qui s'avance
 Au-dessus des champs tout mouillés.

Travaille, et rêve à la patrie ;
 Moi, je suis la cloche qui prie
 Pour l'homme courbé sur le sol.

Depuis des siècles, jamais lasse,
 A l'aube, ma voix prend son vol
 Et chante l'espoir de ta race !

L'ANGELUS DU MIDI

Semur, suspends ton geste ; incline
 Pour un instant ton large front,
 Chez nous, à cette heure divine,
 Le rude travail s'interrompt.

Offre au Seigneur la graine fine
 Que tu lances d'un geste prompt,
 Vers l'avenir qui se dessine,
 D'autres après toi marcheront.

Ave... Le pays te regarde,
 Toi qui toujours à l'avant-garde,
 Avec le prêtre et le soldat

Sus défendre ton héritage.
 L'ennemi revient avec rage :
 Livre, en chantant, le bon combat.

L'ANGELUS DU SOIR

Ave... C'est l'heure où tout repose,
 Ami, reviens vite chez toi ;
 Au pied du crucifix, dépose
 Ton chagrin, tes rêves, ta foi.

Chasse le vain plaisir qui cause
Tant de regrets et tant d'émoi.
Le dernier, quand la porte est close,
Referme tes yeux sans effroi.

Ave... La journée est finie ;
Dieu l'a comptée et l'a bénie,
Pour avoir su comment tenir,

Tu peux dormir plein d'espérance,
Chaque ber qu'une main balance,
Nous gardera ton souvenir.

JEAN BRUCHÉSI

A petit Jean, qui commence à apprendre à lire, parrain de l'encourager et de lui dire :

— C'est très bien, ça, Monsieur le savant !
Eh bien ! quels livres veux-tu que je t'achète ?
— Deux livres de bonbons !

Au jardin zoologique.

— Mademoiselle, il est interdit de photographier dans le jardin.

— Mais ce n'est pas le chameau, c'est mon fiancé que je prenais...

— Ça ne fait rien ; on ne doit photographier aucun animal, quel qu'il soit...

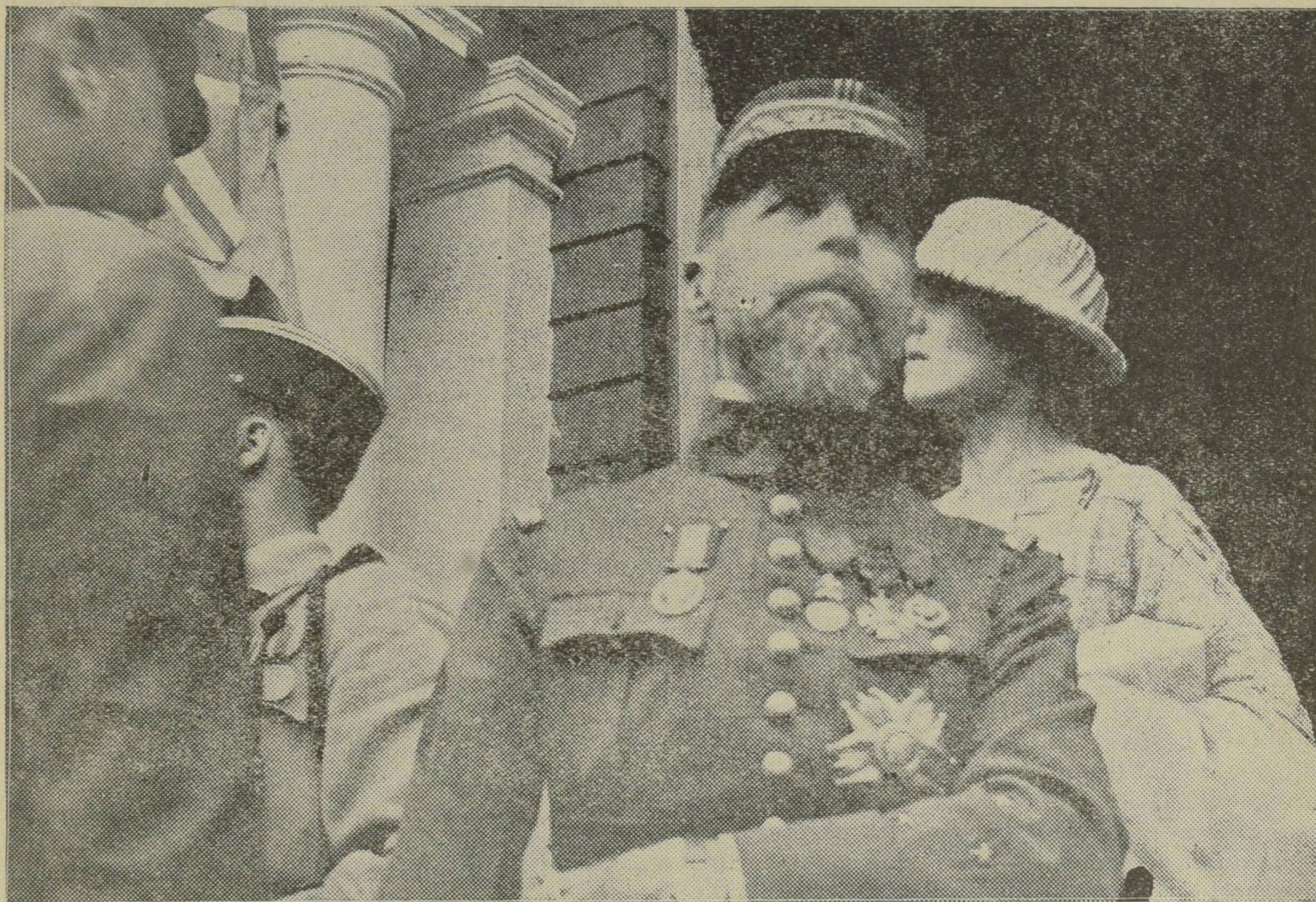
* * *

Un homme du Midi et un Normand discutèrent sur les mérites respectifs de l'huile et du beurre.

Le Normand triomphait, démontrant à son adversaire que tout se faisait au beurre.

Fureur du Méridional, qui finit par dire :

— Va donc voir à Moscou si on a sacré le tsar avec du beurre !



LE GÉNÉRAL GOURAUD AU CANADA

Cette photographie fut prise par le représentant de l'Action Catholique aux Chûtes Niagara lors du passage "accidentel" du général Gouraud sur le territoire canadien. Le général Gouraud devait prendre le bateau du côté américain des Chûtes. Lorsqu'il arriva, le bateau était parti ; alors il traversa du côté canadien. C'est à ce moment que M. H. Lefebvre le photographia après lui avoir demandé son autorisation. C'est la seule photographie du Général Gouraud prise au Canada.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

L'Héritier des ducs de Sailles

PAR M. DELLY

12

Un moment, Pieter demeura ahuri devant ce corps étendu. Puis il fit un mouvement pour s'élançer vers la sonnette. Mais il s'arrêta brusquement, réfléchit un instant.

— Oui, il le faut ! . . . Il ne lui servirait à rien que je reste ici, tandis que je peux encore me sauver.

Il marcha vers un coin de la chambre où était scellé un petit coffre-fort et fit jouer le ressort. Des piles d'écrins se trouvaient rangées là. Pieter les ouvrit, sortit les magnifiques parures de diamants, d'émeraudes, de rubis, tous les célèbres bijoux des duchesses de Sailles. Il en remplit une valise qu'il alla chercher dans le cabinet de toilette de sa mère, en y joignant des liasses de valeurs. Cela fait, il gagna sa chambre prit un pardessus et un chapeau, puis revint dans la chambre de Mme Van Hottem.

Il prit sa valise et vint se pencher au-dessus de sa mère. Celle-ci était toujours sans mouvement, le teint violacé, les yeux tournés.

Pieter sortit de la chambre, il dissimula dans un couloir obscur la valise, le vêtement et le chapeau et revint agiter avec fracas la sonnette. Il donna l'ordre d'aller en hâte chercher un médecin, s'agita quelques instants autour du lit où l'on avait déposé sa mère.

Cependant, un quart d'heure plus tard, il dévalait en courant, la valise en main, un vertigineux sentier, conduisant en ligne directe au village. Jamais le peureux Pieter ne s'y était hasardé jusqu'alors. Mais aujourd'hui, il s'agissait de sauver une fortune, et pour ce but Pieter trouvait juste d'exposer tant soit peu sa précieuse existence. En arrivant au bas du sentier, il obliqua et prit à travers champs pour gagner la gare. Il se hâtait, car il savait que dans peu d'instants passerait un train qui le déposerait à Périgueux, d'où il pourrait aussitôt sauter dans un autre à destination de Bordeaux. Là-bas, il verrait à s'embarquer sur quelque bâtiment en partance, qui le conduirait vers une destination quelconque — peu lui importait pour le moment, l'essentiel étant d'échapper à la justice qui ne manquerait pas de trouver mauvais cette disparition d'une partie de la fortune des ducs de Sailles.

La gare était enfin atteinte. Pieter prit son billet et passa sur le quai, salué par les employés.

Une exclamation d'effroi s'étouffa dans sa gorge. Sur le quai, près d'un grand vieillard, Ghislain de Vau-

lan causait avec M. de Ravines, rouge et animé. Pieter fit un mouvement de recul. Mais il avait été vu. Ghislain se pencha vers ses compagnons et leur dit quelques mots.

— Mais vous avez raison ! s'exclama M. de Ravines.

Sans mot dire, le vieillard s'avança vers Pieter atterré et lui posa la main sur le bras.

— Voulez-vous me suivre un instant, Monsieur ? J'aurais une petite communication à vous faire.

Le baron reprenait enfin quelque peu de sa présence d'esprit.

— A quel propos vous permettez-vous de m'accoster ainsi ? dit-il avec arrogance.

— Je vais vous l'apprendre. Suivez-moi, fit impérativement Martin Régent.

Pieter comprit qu'il n'avait qu'à obéir, sous peine de faire un esclandre. Il suivit le vieillard dans la salle d'attente déserte, non sans jeter au passage un noir regard vers Ghislain grave et impassible.

— J'ai donc une petite communication à vous faire . . . une communication désagréable, dit Martin Régent sans préambule. Peut-être ignorez-vous que la baronne Van Hottem est sous le coup d'une arrestation immédiate ; mais il se pourrait bien aussi que je ne vous apprenne rien.

Sous le regard perçant qui s'enfonçait dans le sien Pieter se troubla. Il essaya pourtant de payer d'audace.

— Ma mère arrêtée ? Ah ! ça, est-ce pour écouter les élucubrations d'un fou que j'ai dû vous suivre jusqu'ici ?

— Pas d'insolences, Monsieur Van Hottem, dit froidement le vieillard. Votre physionomie ne m'a pas trompé, non plus que tout à l'heure votre mouvement si particulier à la vue de mon jeune maître. Vous tentiez de fuir . . . en emportant des subsides.

Un cri de rage s'étouffa dans la gorge du baron.

— Vous osez misérable ! Ne semble-t-il pas, vraiment, qu'il me soit interdit de voyager à mon gré ?

— Oh ! parfaitement vous étiez libre . . . à la condition de ne rien emporter de ce qui ne vous appartenait pas.

— Vous êtes un scélérat, un misérable calomniateur ! rugit Pieter affolé de fureur.

— Nous verrons. Tenez, ouvrez-moi donc cette valise, nous constaterons si je me suis trompé. Dans

le cas où je ne trouverais rien, je vous laisserais aller. Oh ! en toute liberté, je vous le promets !

— Et quand même j'emporterais quoi que ce soit, qu'aurait-on à me dire ? s'écria Pieter, emporté hors de toute prudence par le paroxysme de la rage. Tout m'appartient au château de Sailles.

— Hum ! si c'est votre avis, ce n'est pas le mien. D'ailleurs, la justice décidera. Mais, pour cela, il convient que vous ne quittiez pas le pays. Et je vais être obligé de vous tenir compagnie ici, en attendant l'arrivée du procureur de la République.

Avant que Pieter eût pu protester, Martin Régent était à la porte de la salle d'attente.

Il appela :

— Monsieur le duc !

Ghislain s'avança vivement.

— Je vais rester à garder le personnage et sa précieuse valise. Nous avons eu une fameuse idée d'accompagner jusqu'ici M. de Ravines ! Sans cela, le coquin filait en emportant la forte somme... en digne fils de sa mère. Retournez à St-Pierre, Monsieur le duc, moi je reste ici, et, aussitôt que la justice débarquera, je lui ferai mon rapport et lui remettrai le personnage.

— Quelle corvée pour vous, oncle Adrien ! Je viendrai tout à l'heure vous remplacer dans cette surveillance.

— Certes non ! Ce n'est pas à vous de faire le geôlier ! Oh ! les heures vont passer bien vite pour moi en songeant à la satisfaction que j'aurai à faire coffrer tous ces voleurs.

Et, tranquillement, le vieillard retourna s'asseoir près de Pieter, complètement affaissé maintenant en se voyant irrémédiablement perdu.

VI

REGRETS TARDIFS

Avant la fin de la journée, les dramatiques événements dont le "château Noir" avait été le théâtre étaient connus de tous les alentours, et dès le lendemain les journaux, en l'enjolivant plus ou moins, lançaient à travers la France cet intéressant fait-divers.

Mme d'Ecrivens, la cousine chez qui se trouvait en ce moment à Bordeaux Charlotte de Ravines, en ouvrant distraitemment le grand quotidien que venait de lui apporter sa femme de chambre, tomba précisément sur ces lignes.

SENSATIONNELLE AFFAIRE EN PÉRIGORD

UN ENLÈVEMENT.— LES RÉVÉLATIONS DE DEUX
DISPARUS.

Mme d'Ecrivens commença à lire distraitemment d'abord, puis avec avidité. Tout à coup, elle se leva et s'élança dans le corridor de son appartement.

— Charlotte, Charlotte !

Une porte s'ouvrit, laissant apparaître la mince silhouette de Charlotte enveloppée d'un peignoir rose pâle.

— Qu'y a-t-il, Roberte ?

— Une chose inouïe, invraisemblable, qui vient de se passer à Sailles ! Mais lis, tu comprendras mieux !

Elle lui tendit la feuille, et Charlotte, en un instant, eut dévoré le récit, forcément succinct, car les reporters ignoraient encore beaucoup de détails.

— C'est inouï, en effet ; c'est épouvantable ! balbutia Charlotte, toute pâle.

— N'est-ce pas ? Et dire que, d'un peu plus, tu aurais été fiancée au fils de cette coquine ! Tu l'as échappé belle, ma chérie ! Maintenant, il s'agit de faire la conquête du nouveau duc. Mais j'y pense, tu dois le connaître beaucoup, puisqu'il était l'ingénieur de ton père.

— Oui, assez, murmura la voix troublée de Charlotte.

— Est-il bien ?

— Très bien... un vrai grand seigneur...

— Mais alors c'est délicieux ! Je te vois déjà duchesse, ma petite Charlotte ! Quelle différence, de toutes façons, avec ce projet Van Hottem ! Ah ! mais, voilà, on a l'air de dire là-dedans qu'il est fiancé à cette jeune fille, Mlle des Landies, enlevée par ordre de la baronne,— je n'ai pas compris pourquoi, la chose étant fort mal expliquée ici.

Charlotte eut un brusque mouvement.

— Je ne le pense pas. Peut-être en avait-il quelque idée, mais maintenant.

— Oui, maintenant, il recherchera sans doute une autre union. Je te souhaite bonne chance, Charlotte.

— Merci, ma chère amie. Tu me pardonneras, n'est-ce pas, de te quitter un jour plus tôt ; mais, en présence de cette extraordinaire histoire, je vais me décider à partir demain matin, pour me trouver sur les lieux et connaître tous les détails de l'aventure.

— Surtout, pour ne pas manquer de voir le plus souvent possible ce miraculeux duc de Sailles, n'est-ce pas ? dit en riant la jeune femme. Pars quand tu voudras, ma très chère, mes vœux bien sincères t'accompagneront.

Le lendemain, dans l'après-midi, Charlotte descendait en gare de Saint-Pierre. Elle avait prévenu à Rocherouge par dépêche, et trouva son père sur le quai.

— Eh bien ! quelles histoires depuis que tu es partie ! dit-il après l'avoir embrassée. Nous en avons à te raconter ! Mais tu as su tout cela par les journaux...

— A peu près seulement... J'ai besoin de beaucoup d'explications...

— Je te les donnerai plus tard. Pour le moment, partons vite, il fait glacial aujourd'hui. Notre jeune duc est là, sais-tu ? C'est lui qui nous ramène en automobile. Il est arrivé tout à l'heure à Rocherouge, et, sachant que je venais au-devant de toi,

m'a offert de me conduire jusqu'ici, où il avait lui-même affaire.

Le cœur de Charlotte se mit à battre un peu plus fort, et ses joues s'empourprèrent légèrement, tandis qu'elle suivait son père hors de la gare.

Ghislain, qui se promenait de long en large devant l'automobile, s'avança d'un pas tranquille et s'inclina un peu en se découvrant. D'un geste spontané et gracieux, la main de Charlotte se tendit vers lui — pour la première fois.

— Laissez-moi vous adresser toutes mes félicitations, Monsieur, dit-elle avec une amabilité émue. Vous me voyez encore toute bouleversée du récit de ces faits incroyables qui me sont parvenus par la voie des journaux.

— Je conçois, Mademoiselle, que vous en ayez été profondément émue. Vous surtout étiez liée avec la baronne Van Hottem, et il est toujours pénible de constater que nous avons mal placé cette plante précieuse qui s'appelle l'amitié.

Il n'y avait rien, dans ces paroles, qui pût émouvoir Charlotte. Pourtant, elle était devenue très pâle et serrait nerveusement les lèvres. En un clin d'œil, elle avait compris, au ton froidement correct du jeune homme, à sa politesse stricte, à son attitude légèrement hautaine, comme toujours à son égard, que le duc de Sailles demeurait pour elle le même que Stanislas Dugand.

Silencieusement, elle monta en voiture et Ghislain, prenant place sur le siège de devant, mit l'automobile en marche. M. de Ravines commença alors à narrer à sa fille les derniers événements. La baronne, frappée d'une congestion, n'avait eu qu'un instant de vague lueur de connaissance, pendant laquelle le curé avait pu lui adresser une brève mais ardente exhortation au repentir et lui avait donné l'absolution. Presque aussitôt, elle avait rendu le dernier soupir. Akelma avait été trouvée dans le souterrain. Elle avait repris connaissance et se tordait dans des accès de rage qui avaient obligé à lui infliger la camisole de force afin qu'elle n'attentât pas à sa vie. Pieter avait été arrêté et comparaitrait devant le tribunal, comme étant accusé d'avoir tenté de soustraire les précieux bijoux des ducs de Sailles et d'importantes valeurs, trouvées dans la valise qu'il emportait.

— Enfin, une jolie famille, comme tu vois dit M. de Ravines Et penser que peut-être un mois plus tard tu étais fiancée à ce garçon !...

Charlotte, qui avait jusque-là écouté sans mot dire, demanda brusquement, en étendant la main vers la glace derrière laquelle était assis Ghislain :

— Qu'est-ce que cette histoire de fiançailles entre Mlle des Landies et... lui, que colportent tous les journaux ?

— Mais c'est la vérité pure, ma petite ! L'accord existait entre eux avant même que Ghislain de Vaulan connût sa véritable personnalité. Tu comprends s'il est heureux maintenant de lui offrir une pareille position ! Car il en est épris à un point ! Hier, il ne vivait plus parce que Mlle Noella, après les effrayantes émotions traversées par elle, était en

proie à une forte fièvre nerveuse qui inquiétait un peu le docteur. Il a télégraphié à Mme des Landies, qui est arrivée ce matin avec sa seconde fille. Aujourd'hui, heureusement, il y a du mieux.

Ce bon M. de Ravines, très peu psychologue, ne se doutait pas des blessures qu'il infligeait coup sur coup à sa fille. Pâle, les traits contractés, Charlotte détournait la tête et regardait machinalement fuir le paysage couvert de neige.

L'automobile entra dans la cour de Rocherouge et s'arrêta devant le perron. Deux exclamations joyeuses retentirent !

— Ah ! vous voilà, Monsieur Ghislain !

Et avant que le jeune homme eût pu sauter à terre, Marcelle et Vitaline, déjà grandes amies et aussi espiègles et pétulantes l'une que l'autre, escadaient le siège de devant et s'installaient près de Ghislain.

— Laissez-moi donc, petits démons ! dit-il en riant. Je vais aider Mlle de Ravines à descendre.

— Oh ! c'est inutile, papa s'en charge ! dit péremptoirement Marcelle. Écoutez, nous avons quelque chose qui va vous faire beaucoup de plaisir : Mlle Noella a mangé un peu tout à l'heure...

— Et elle a l'air d'aller vraiment mieux, acheva Vitaline.

La physionomie de Ghislain s'éclaira soudainement.

— Ah tant mieux ! Merci, mes petites amies. Vous lui direz que j'ai tant de hâte de la voir !

— Et elle donc ! Elle a relu bien des fois le petit billet que maman lui a remis de votre part, et elle m'a chargée de vous dire qu'elle priait beaucoup à votre intention. Mais, si vous êtes content, Monsieur Ghislain, vous allez, pour nous remercier, nous faire un grand plaisir, dites ? ajouta Vitaline d'un petit ton calin.

— De quoi s'agit-il, ma future belle-sœur ?

— Emmenez-nous faire une promenade en automobile !

— Il est bien tard aujourd'hui, et j'ai affaire à l'usine. Mais demain, si Noella va mieux, et si vos parents le permettent.

— Oh ! moi, je vous confierai très volontiers mon petit diable ! dit en riant M. de Ravines. Allons, descendez, petites, me dérangez pas plus longtemps M. de Sailles.

Après de vigoureuses poignées de main échangées avec les deux fillettes et M. de Ravines, et un salut adressé à Charlotte, Ghislain reprit le chemin d'Eyrans. Charlotte gagna le salon où sa mère, un peu fatiguée, était étendue sur une chaise longue. Près d'elle, Maurice lisait à haute voix. A l'entrée de sa sœur, il leva les yeux et enveloppa d'un coup d'œil rapide, un peu ironique, la physionomie changée de Charlotte.

— Quelle mouche t'a donc piquée pour que tu reviennes un jour plus tôt dans ce " trou " de Saint-Pierre ? demanda-t-il en se levant et en lui tendant la main.

— Il se passe ici des choses assez extraordinaires pour que j'aie désiré me trouver mise plus vite et plus sûrement au courant, répondit-elle avec sèche-

resse, tout en se penchant vers sa mère pour l'embrasser.

— Ah oui, pour extraordinaires, elles le sont ! soupira Mme de Ravines. Tout cela m'a terriblement ébranlé les nerfs, d'autant plus que j'ai dû hier soigner cette pauvre jeune fille. Heureusement, aujourd'hui, sa mère est là, et ma responsabilité se trouve dégagée. Mais tu sembles toi-même fatiguée, Charlotte ?

— Oui, j'ai un peu de migraine, aussi vais-je me retirer dans ma chambre et me coucher après avoir bu une tasse de thé... Bonsoir, maman ; bonsoir, Maurice.

Elle s'éloigna, suivie du regard par son frère.

— Une rude déception ! murmura-t-il en s'essayant de nouveau près de la chaise longue.

Sa mère le regarda avec surprise.

— De quoi parles-tu, Maurice ?

— De l'amer regret que doit éprouver en ce moment cette pauvre Charlotte, si dédaigneuse envers l'ingénieur Stanislas Dugand, et qui voit aujourd'hui lui échapper irrémédiablement le duc de Sailles, fiancée à la jeune fille qu'elle traitait avec tant de hauteur.

— Cela est pénible, en effet, et il faut convenir que Charlotte a mal manœuvré. Mais se serait-on jamais douté de pareille chose ! Cette pauvre Charlotte va souffrir ici ; elle aurait mieux fait de rester à Bordeaux.

En ce moment, Charlotte se faisait la même réflexion. Elle venait de se jeter sur sa chaise longue, et, la tête enfouie dans les coussins, elle pleurait. Larmes de rage, larmes d'envie et d'amer regret, larmes de douleur aussi. Car ce cœur orgueilleux, froidement égoïste, avait senti quelque chose d'inconnu s'émouvoir en lui. Depuis quelque temps, sans vouloir se l'avouer, Charlotte de Ravines aimait le jeune ingénieur qu'elle avait naguère qualifié de "subalterne" avec un si beau dédain. Cette souffrance se mêlait à l'amour-propre profondément blessé, à la jalousie qui lui emplissait l'âme à l'égard de Noella, la jolie fiancée si aimée dont il lui faudrait voir le bonheur.

— Oh ! que ne suis-je restée à Bordeaux ! Mais je ne pouvais pas croire cela... J'espérais encore... Et c'est elle qui sera duchesse... qui sera sa femme !

.....

Ce fut le jour de Noël que Noella obtint la permission de descendre pour la première fois de sa chambre et même de se rendre en voiture à la messe d'actions de grâces que faisait dire Ghislain. Celui-ci avait demandé la faveur de conduire sa fiancée et sa famille, au grand complet, car Raoul était arrivé de Pau et Pierre de Bayonne. Le jeune duc de Sailles, debout près de Noella, assista à la messe avec un recueillement qui fut fort remarqué. On se poussait du coude pour se montrer Martin Régent, ce modèle des serviteurs, qui partageait avec son maître les honneurs de la curiosité publique. Et tout au bas de l'église, une femme hâve et triste, propre-

ment vêtue de noir, priaït pour celui dont la charité la préservait de la misère et fleurissait généreusement la petite tombe où dormait Julienne Vaillant.

Cette même femme, vers la fin de cette après-midi de Noël, s'acheminait, un modeste bouquet à la main, vers Rocherouge et sonnait à la porte du petit castel.

— Pourrais-je parler à Mlle des Landies ? demanda-t-elle au domestique qui vint lui ouvrir.

Celui-ci toisa avec quelque dédain cette créature à l'air minable.

— Oh ! pour cela non, ma bonne femme ! M. le duc de Sailles vient d'arriver, et vous comprenez que sa fiancée ne le quittera pas pour vous recevoir.

Bertine jeta un coup d'œil navré sur son bouquet. Allait-elle donc être obligée de le remporter ?

Tout à coup, son regard s'illumina. Elle venait d'apercevoir Martin Régent qui apparaissait sur le perron avec Maurice d'Aubars.

— Eh bien ! demandez à M. Régent la permission que je lui dise un mot.

— Ça, si vous le voulez, répondit le domestique avec condescendance.

Bertine le suivit vers le perron. Le vieillard, la reconnaissant aussitôt, s'écria :

— Tiens, c'est vous, Madame Vaillant ! Que désirez-vous ?

— Je venais souhaiter la fête de Mlle Noella, lui offrir tous mes souhaits de bonheur, ainsi qu'à M. de Vaulan... M. le duc, veux-je dire, et les remercier de ce qu'ils ont fait pour ma Julienne, pour moi.

— Mais ils en seront heureux ! Venez donc, je vais vous conduire près d'eux.

Bertine, toute rassérénée, le suivit jusqu'au salon, où Mme des Landies s'absorbait dans une lecture, tandis que Noella et Ghislain, assis un peu plus loin sur un petit canapé, causaient, la main dans la main.

— Je vous amène encore un bouquet de fête, Mademoiselle Noella, dit en souriant Martin Régent.

— Ah ! c'est Bertine ! dit Noella avec un joli geste amical. Comme c'est gentil d'avoir songé à ma fête, ma bonne Bertine !

— Mademoiselle, je n'oublierai jamais ce que je vous dois, dit la femme d'une voix que l'émotion rendait un peu rauque. Je me souviendrai aussi toujours de la bonté, de la miséricorde de M. le duc envers une créature coupable, une misérable qui a laissé faire tant de mal à sa mère et à lui-même.

Un geste de Ghislain l'interrompit.

— Ne parlons plus de cela, Bertine ! Il vous faudra encore réveiller ces vieux souvenirs devant les tribunaux, mais ensuite, vous ne devez plus y penser, sauf pour remercier Dieu qui a eu pitié de vous.

— Ces choses-là ne s'oublient guère, Monsieur le duc ! Enfin, peut-être qu'avec le temps... Mademoiselle Noella, j'étais venue pour vous offrir tous mes vœux de bonheur, pour vous et pour M. de Vaulan. Je veux aussi vous remercier tous les deux. Jamais je ne pourrai le faire assez !

Noella, très émue, prit le modeste bouquet et tendit à Bertine sa petite main où brillait la bague de

fiançailles que Ghislain lui avait tout à l'heure mise au doigt.

— Moi aussi, je vous remercie, Bertine. Vous êtes au nombre de ceux pour qui je prie particulièrement chaque jour, et je serai toujours contente lorsque vous viendrez me voir pour parler ensemble de votre chère petite Julienne.

Bertine remercia et s'éloigna, le visage transfiguré.

— Restez donc ici, oncle Adrien, dit Ghislain en voyant le vieillard prêt à sortir discrètement du salon. Vous savez bien que je veux, malgré vos protestations, vous considérer comme mon père adoptif, et votre place est ici, près de Mme des Landies. Qu'en dites-vous, Noella ?

— Je dis que je vous approuve de tout cœur, Ghislain, répondit la jeune fille avec un joli sourire. Asseyez-vous près de maman, Monsieur Régent. N'êtes-vous pas content de jouir de plus près de notre bonheur ?

Tout en parlant, elle s'était levée et se rapprochait du vieillard. Celui-ci enveloppa d'un regard attendri le délicat visage qui avait perdu aujourd'hui la pâleur des jours précédents.

— En doutez-vous, Mademoiselle ? Le bonheur de mon maître bien-aimé est le mien, vous le savez. Quant à vous, comment ne serais-je pas ravi de vous voir heureuse, vous si délicieusement bonne, si charmante, si digne d'être la compagne de cet être remarquable entre tous qui s'appelle le duc Ghislain de Sailles !

Le jeune homme se mit à rire gaiement.

— A la bonne heure, vous maniez supérieurement le compliment, cher oncle Adrien ! pour un peu, je rougirais aussi, comme vous, ma Noella.

— Vous devenez taquin, Ghislain ! Il faudra que je vous corrige de ce vilain défaut. Voulez-vous venir m'aider à arranger les fleurs ?

Il se leva avec empressement et s'approcha de la table où étaient disposés les bouquets reçus par Noella à l'occasion de sa fête. L'un d'eux était composé uniquement d'énormes roses de Noël, à peine rosées. Il avait été apporté ce matin même par Ghislain à sa fiancée.

— Nous allons mettre à côté du vôtre celui de Bertine, n'est-ce pas, Ghislain ? La reconnaissance et le repentir de cette malheureuse sont si touchants ! Mais je me doute que vous êtes très bon pour elle, et que vous avez déjà comblé de bienfaits cette femme dont les torts furent si grands envers vous.

Il répondit, tout en prenant le bouquet pour l'entrer dans un vase à long col :

— A quoi servirait la fortune, si on ne l'employait à répandre le bien autour de soi ? J'ai à ce propos des projets que je veux vous soumettre, chère Noella.

Il prit la main de la jeune fille et la ramena jusqu'au canapé sur lequel ils s'assirent de nouveau. Alors il fit passer devant les yeux ravis de Noella une vision d'œuvres charitables, de vie sérieuse et haute, de grandes pensées dignes de ces deux cœurs si nobles, élevés au-dessus des banales jouissances du monde.

— C'est cela qui vous plaira, n'est-ce pas, Noella ? En dehors des obligations de notre rang, vous ne désirez pas le grand luxe, les enivrements de la vanité, les succès que vous pourriez recueillir dans le monde ?

Elle eut un de ces délicieux sourires qui éclairaient si bien sa physionomie sérieuse.

— En doutez-vous, Ghislain ? Mon bonheur sera de m'unir à vous pour répandre sur les déshérités de ce monde la fortune qui vous est si miraculeusement rendue. Mais, à ce propos, je voulais vous demander...

Un peu d'embarras timide paraissait sur sa physionomie.

— Quoi donc, ma chère fiancée ? Vous savez bien que j'accéderai avec bonheur à tous vos désirs !

— Je sais surtout que vous êtes si bon ! Et c'est à cette bonté que j'ai recours en ce moment. Ce malheureux garçon, ce Pieter Van Hottem, sera probablement condamné à la prison ?

— Sans doute.

— Après cela, il se trouvera sans ressources, incapable de gagner sa vie, méprisé de tous, aigri par sa détention. Ghislain, ne pensez-vous pas qu'il serait charitable d'aider ce malheureux, dont l'éducation fut si mal dirigée par une mère idolâtre, et qui n'est peut-être pas, de ce fait, entièrement responsable des défauts de sa nature faussée ?

Ghislain se pencha et baisa la main de sa fiancée.

— Vous êtes exquise ! dit-il avec un sourire ému. Je n'ai rien à vous refuser, ma rose de Noël, je vous promets de m'occuper de cet intéressant personnage. Mais voyons, n'allez-vous pas me demander quelque chose pour cette coquine d'Akelma ?

— Oh ! elle, la malheureuse, sa peine sera autrement dure et longue ! Merci, mon cher Ghislain ! Quand je vous disais que vous étiez si bon !

— Que sera-ce donc lorsque j'aurai vécu un peu près de vous ! murmura-t-il.

La famille de Ravines entra en ce moment, l'heure du dîner approchant. L'habituel repas de Noël offert par les maîtres de Rocherouge aux notabilités de la région se trouvait cette année devenu, en outre, un repas de fiançailles. Peu à peu, les invités arrivaient, empressés à féliciter le jeune duc de Sailles et Noella, toute rose d'émotion joyeuse. Le dernier, M. Holker, fit son apparition, un peu bruyante comme toujours. Il s'avança vivement et secoua avec énergie la main que lui tendaient successivement les fiancés.

— A la bonne heure, cela fait du bien de voir des gens si heureux ! Vous aurez là un fameux mari, je vous le promets, Mademoiselle ! Savez-vous ce qu'il m'a appris hier ? Tout simplement qu'il continuerait d'exercer les fonctions d'ingénieur à l'usine, où il deviendrait notre associé, de façon à agrandir l'entreprise. Et savez-vous pourquoi ? Pour gagner de l'argent, pensez-vous ? Ou bien encore pour faire de l'originalité ? Cela prouve que vous ne connaissez pas cet être-là...

— Voyons, Monsieur Holker ! dit Ghislain d'un ton de reproche.

— Oh ! vous ne me ferez pas taire, mon cher duc. Oui, ce jeune homme qui pourrait se donner maintenant toutes les satisfactions va employer son intelligence, sa fortune et son cœur à organiser une vaste entreprise où tout concourra au bien matériel et surtout moral du peuple. Il me l'a déclaré sans ambages, avec une simplicité qui m'a ravi, je l'avoue. Il veut contribuer de toutes ses forces, de tout son âme, à la régénération de l'âme de ses frères plus humbles, sans avoir égard à l'ingratitude, à la malveillance, aux injustices qui le guettent. Je le connais, il possède l'énergie nécessaire pour cette tâche, il a la belle vaillance française, et sa foi de chrétien l'élèvera au-dessus des bassesses et des vilénies qui ne manqueront pas de s'agiter autour de lui.

— Bravo, Monsieur Holker, bravo ! s'écria vivement Maurice d'Aubars. Ce que vous dites, nous le pensons tous.

— Vous aussi, Maurice, allez-vous vous mettre de la partie ? interrompit en riant Ghislain.

— Pourquoi pas, mon cher ami ? Mais non, je veux ménager votre modestie, et je me tais, rassurez-vous. Eh bien ! avez-vous définitivement fixé la date de votre mariage ?

— Définitivement, non, cela est impossible. Mon nouvel état civil demande quelque temps à établir,

il y a quantité d'autres formalités à remplir. Bref je ne compte pas que notre mariage ait lieu avant deux mois. D'ici là, on me verra souvent sur la route de Pau, ajouta-t-il avec un sourire à l'adresse de sa fiancée.

— Bon, j'ai le temps de me préparer à remplir le rôle de garçon d'honneur. Car, vous savez, je le retiens, Ghislain ?

D'un geste spontané, la main de Ghislain saisit celle de Maurice et la serra fortement.

— Oui, je serai heureux de vous voir remplir près de moi ce rôle de l'amitié. Car vous demeurerez toujours un de nos plus chers amis. Maurice.

Une fugitive émotion passa sur la physionomie du jeune d'Aubars. Mais, un instant après, son habituelle expression de gaieté spirituelle était revenue, et ce fut d'un ton mi-souriant, mi-sérieux qu'il murmura en passant près de sa sœur aînée dont le regard dur et envieux se reportait sans cesse vers les fiancés :

— Ma chère amie, fais comme moi, réjouis-toi du bonheur des autres, sans arrière-pensée. C'est le seul moyen de se consoler de certaines petites déceptions de cœur... ou d'amour-propre.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

SEPTEMBRE 1922

TEXTE

Langue et religion, J.-ALBERT FOISY, 1.— Page de la reine, MARIE BARRÈRE-AFFRE (*l'Etoile Noëliste*), 2.— Chez les acadiens. A Grand-Pré, RAOUL CLOUTIER, 6.— L'invention de Sissa ou La légende du jeu des échecs (*l'Ami des enfants*), 11.— Un centenaire : Rosa Bonheur, PIERRE DELBARRE (*Le Noël*), 17.— La voix des Cloches (*musique*), 23.— Ephémérides canadiennes : août 1922, 24.— La machine humaine : le foie, LE VIEUX DOCTEUR, 27.— La pneumonie franche : ses causes, G. B., 28.— La nouveauté, HENRY BORDEAUX (*La Maison*), 31.— Quelques recettes pratiques : Un déjeuner, 32.— Leurs adversaires, JULES DORION (*l'Action Catholique*), 33.— Pour s'amuser, 35.— L'appareillage, GUSTAVE ZIDLER, 36.— L'Héritier des ducs de Sailles (*feuilleton*), M. Delly, 37.

ILLUSTRATIONS

Couverture : Première leçon, tableau de LANGUEREAU.— L'église-souvenir élevée à Grand-Pré, 4.— L'église de Saint-Charles de Grand-Pré avant sa destruction, 8.— Croix de pierre érigée dans le cimetière de Grand-Pré, 9.— Reconstruction de la résidence d'Évangéline à Grand-Pré, 10.— Paysage — Voisinage d'Arthabaska, 16.— Rosa Bonheur, 18.— Feu J.-B. Caouette, 24.— Le croiseur anglais "Raleigh", 25.— Feu l'abbé J.-I.-Hospice Desjardins, 26.— Feu l'abbé J.-Aimé Rainville, 26.— Le vieux Québec : Ancienne poudrière et Côte du Palais, 30.

OCTOBRE 1922

TEXTE

L'as-tu lu, ma chère ?, J.-ALBERT FOISY, 41.— La Toussaint du diable, O. LAC, 43.— L'assomption d'Énoch et d'Élie (*Revue des Objections*), 45.— Les fréquentations, R. P. HAMON, S.J., 51.— Un centenaire : Rosa Bonheur (*suite*), PIERRE DELBARRE (*Le Noël*), 53.— Les mouches à feu, 59.— La famille Daudet, F. B., 60.— Les Éphémérides canadiennes : septembre 1922, 62.— La machine humaine : Le foie, LE VIEUX DOCTEUR, 65.— Comment on devient sourd, G. B. (*La Croix*), 66.— Quelques recettes pratiques, MARIE ROLLET, 68.— La main du prêtre (*poésie*), R. P. V. DELAPORTE, S.J., 69.— Quel nom lui donner ? (*B. P. de l'Immaculée-Conception*), 70.— Attitude illogique (*Le Travailleur*), 71.— L'apprentissage, 73.— Les voix secrètes (*poésie*), E. GRENIER, 73.— Pour s'amuser, 74.— Les trois angélus, 75.— Le coin du grand-père (*poésie*), L. TOURNIER, 75.— L'Héritier des ducs de Sailles (*feuilleton*), M. DELLY, 76.

ILLUSTRATIONS

Couverture : A la Godille, tableau de G. HAQUETTE.— Vue de la partie centrale du lac Archambault, dans le comté de Terrebonne, 45.— Le nouveau pont de Batiscan, 52.— Labourage Nivernais (*Tableau de Rosa Bonheur*), 54.— S. G. Mgr J.-Eug.-L. Limoges, évêque-élu de Mont-Laurier, 61.— Feu M. R.-B. Angus, 63.— Feu l'abbé Lucien Gagné, 63.— Statues de Pierre Gaultier de Varen-

nes de la Vérendrye et de Pierre Boucher, 64.— L'Île St-Jean et le barrage sur la rivière des Mille-Iles, à Terrebonne, 69.— Le vieux Québec : Batterie St-Charles sur les Remparts, 72.

NOVEMBRE 1922

TEXTE

Justice craintive, J.-ALBERT FOISY, 81.— Les deux bas PIERRE L'ERMITE (*La Croix*), 83.— Les joies du purgatoire (*L'Ange du Purgatoire*), 85.— Philothée, RENÉ MILLY (*La Maison*), 86.— La vengeance d'une morte, GAÉTANE DE MONTREUIL (*La Canadienne*), 90.— Le bien paternel JEAN DUTERROIR, 93.— Éphémérides canadiennes — octobre, 101.— La première messe à Montréal, 104.— La machine humaine— Les reins, LE VIEUX DOCTEUR, 105.— La voix téléphonique, 107.— Causerie médicale, Dr LÉON GÉRIN-LAJOIE (*La Bonne Parole*), 108.— Causerie littéraire : J'ai envie de me marier, FERDINAND BÉLANGER, 110.— La journée de huit heures, (*Le Travailleur*), 113.— Pour s'amuser, 115.— Les croix sont endormies (*poésie*), JEAN DES BLÉS, 116.— Le coq (*poésie*), J. AICARD, 116.— L'Héritier des ducs de Sailles (*feuilleton*), M. DELLY, 117.

ILLUSTRATIONS

Couverture : Concert mystique, tableau d'ÉLISABETH SONREL. — Fort érigé sur les bords du lac Windermere, Colombie britannique, 86.— Le pont de Valcartier, sur la Rivière Jacques-Cartier, 92.— Feu l'hon. J.-A. Stewart, 101.— L'hon. juge F.-X. Lemieux, 103.— Feu l'abbé Gaudiose Lemieux, 104.— Le monument Price à Chicoutimi, 107.— Le vieux Québec : Vue de la Trésorerie et du Collège des Jésuites, 109.— Une famille canadienne-française, 112.— Vue de la ville de Constantinople, 119.

DÉCEMBRE 1922

TEXTE

La calomnie, J.-ALBERT FOISY, 121.— Le vieux prêtre, MAURICE CHALHOUB (*Le Noël*), 123.— A Bethléhem, E. LOY, 126.— Le premier exclu (*Conte de Noël*), C. LECIGNE, 128.— Souvenir de la mission Marchand, Général BARATIER, 130.— Causerie littéraire : Un enterrement de première classe, FERDINAND BÉLANGER, 135.— Le Modèle de Vinci, JEAN VEZÈRE (*Almanach du Pèlerin*), 138.— Éphémérides canadiennes — novembre 1922, 143.— La machine humaine Comment se fait l'urine, LE VIEUX DOCTEUR, 146.— Mes taxes, 147.— Les céréales (*La Cuisine à l'École primaire*), 149.— L'ongle incarné, G. B. (*La Croix*), 150.— Nos gens émigrent, THOMAS POULIN (*Le Travailleur*), 152.— Pour s'amuser, 154.— Les livres, 155.— Aveux de Noël (*poésie*), Frère MARIE BERNARDIN, 155.— L'Héritier des ducs de Sailles (*feuilleton*), M. DELLY, 156.

ILLUSTRATIONS

Couverture : Le sommeil de l'Enfant Jésus, tableau d'ÉDOUARD CABANE.— La Nativité, Tableau d'ANTIONE CISERI, 127.— Sur la rivière Batiscan (Notre-Dame-des-Anges), 134.— Le vieux Québec : une vue de l'église et du collège des Jésuites, 137.— Un camp dans les Laurentides, 142.— Le collège de Saint-Boniface, 143.— L'École dentaire

de Montréal, 145.— Le chapelet, tableau de LOUIS DESCHAMPS, 148.

JANVIER 1923

TEXTE

Le chemin parcouru, J.-ALBERT FOISY, 161.— Le don divin, MARIE BARRÈRE-AFFRE (*Le Noël*), 163.— Einstein et la relativité, d'après l'abbé MOREUX (*Revue des Objections*), 170.— Incendie de la Basilique, 173.— Causerie littéraire : Boileau, FERDINAND BÉLANGER, 177.— Éphémérides canadiennes : décembre 1922, 180.— La machine humaine : La rate, LE VIEUX DOCTEUR, 193.— Vers les très hautes tensions électriques, B. LATOUR (*La Croix*), 185.— Cuisson des céréales (*La Cuisine à l'École primaire*), 187.— Le Pensionnat chrétien, LOUIS VEUILLOT, 188.— La grosse dame n'en menait pas large (*B. P. de N.-D. du Chemin*), 189.— Il faut rechercher le juste milieu (*Le Travailleur*), 190.— Un saint ouvrier, C. G. (*La Croix*), 191.— L'utilisation des marées, 192.— Pour s'amuser, 193.— Les échecs, MIGUEL ZAMACOIS, 193.— Le château de mes songes, V. DE LAPRADE, 195.— L'Héritier des ducs de Sailles (*feuilleton*), M. DELLY, 196.

ILLUSTRATIONS

Couverture : Autrefois, tableau de E. MUNIER.— La Charité, 169.— La cathédrale de Québec en 1830, 173.— La Basilique de Québec, telle qu'elle apparaissait avant l'incendie, 174.— Intérieur de la Basilique de Québec, 176.— Le sillage d'un vaisseau, 179.— Feu Cyrille Duquet, 180.— Feu Mgr E.-A. Latulipe, 181.— Le nouvel hôtel Mount-Royal, à Montréal, 182.— Le vieux Québec Batterie de l'Hôtel-Dieu, 184.

FÉVRIER 1923

TEXTE

La morale facile, J.-ALBERT FOISY, 201.— Le petit sourd muet, JEAN DE BARASK (*L'Echo de Noël*), 203.— Le miracle périodique de saint Janvier, V. GERMAIN, ptre, 205.— Pourquoi Berthe n'a pas " marié " Arthur (*Bull. paroissial*), 210.— Pont-Aven... pays de Botrel, A. T. (*Le Bien Public*), 212.— Le secret de la falaise, R. VALDOR (*L'Etoile Noëliste*), 215.— Causerie littéraire : l'"Honneur", FERDINAND BÉLANGER, 219.— Recette pour les belles-mères, (*Autour du Foyer canadien*), 221.— Dans la boue, 223.— Éphémérides canadiennes : janvier 1923, 224.— La machine humaine : le pancréas, LE VIEUX DOCTEUR, 225.— Le café est-il un aliment ?, G. B. (*La Croix*), 227.— Pâtes alimentaires (*La Cuisine à l'École primaire*), 229.— Les assurances sociales : l'affaire des employeurs, THOMAS POULIN (*Le Travailleur*), 231.— Qu'est-ce que produire ? (*Le Messager Syndical*), 232.— Pour s'amuser, 233.— Quand on se couche tard, 234.— Sainte Bernadette, 236.— Les livres, 236.— Lyrisme (*poésie*), MILLICENT, 236.— L'Héritier des ducs de Sailles (*feuilleton*), M. DELLY, 237.

ILLUSTRATIONS

Couverture : Oh ! quel plaisir. Envoi de M. l'abbé EUG. BRUNET.— La cathédrale de Saint-Janvier, à Naples, 208.— La vision d'Abraham (*d'après un tableau de LECOMTE DE NOUY*), 211.— Jésus au désert, 214.— Carte des

Évangiles du temps de Carême, 218.— Le couvent de Saint-Georges de Beauce, 224.— Feu l'hon. W.-C. Kennedy, 225.— La gare Windsor, à Montréal, 230.— Le vieux Québec : La Côte Dambourges, 235.

MARS 1923

TEXTE

Deux hommes, J.-ALBERT FOISY, 241.— Le meunier, son fils et l'âne, GABRIEL D'AZAMBUJA (*La Maison*), 244.— Jésus-Christ a-t-il ri? (*Revue des Objections*), 246.— Poule mouillée, va! (*Bull. par. de l'I.-C.*), 252.— Le théâtre, FERDINAND BÉLANGER, 254.— Éphéméride canadiennes: février 1923, 256.— La machine humaine : ŒIL de porc, LE VIEUX DOCTEUR, 259.— La pratique de la calorisation, 261.— Les œufs (*La Cuisine à l'Ecole primaire*), 262.— Partez, âme chrétienne, 263.— Les maladies professionnelles et leurs indemnités, THOMAS POULIN (*Le Travailleur*), 264.— Le ver rongeur de Œuvres, M. l'abbé EDOUARD.-V. LAVERGNE, 266.— Pour s'amuser, 271.— L'Apôtre (*poésie*), JEAN VAUDON, M.S.C., 274.— L'Héritier des ducs de Sailles (*feuilleton*), M. DELLY, 276.

ILLUSTRATIONS

Couverture : La cabane à sucre. Envoi de M. le Dr H. LAURIN, Québec.— Pasteur, 242.— Vue du port de St-Malo, en Bretagne, 243.— Une des salles de la Bibliothèque Chigi, 251.— M. le col.O.-E. Talbot, 256.— Feu l'abbé J.-A. Lessard, 257.— S. G. Mgr G. Gauthier, 258.— Sur le Rhin, 258.— Un paysage des Vosges, 265.— Le vieux Québec : Une batterie des Remparts, 270.— Plaisir d'hiver : la glissade du Collège de Ste-Anne de la Pocatière, 275.

AVRIL 1923

TEXTE

Notre revue, J.-ALBERT FOISY, 281.— Charles de Foucauld, IVANHOE CARON, ptre, 282.— Fleuves souterrains, 287.— Vers la folie. EDOUARD.-V. LAVERGNE, ptre, 288.— La Basilique de Sainte-Anne de Beaupré, J.-T. NADEAU, ptre, 292.— Un sermon original, ERNEST LAMBOT, O.M.I., 299.— Chronique littéraire : La tragédie, la comédie et Molière, FERDINAND BÉLANGER, 301.— Le pâté de Lord Clayford, 303.— Le plus rare des mammifères connus, 303.— Éphémérides canadiennes : mars 1923, 304.— La machine humaine : la glande thyroïde, LE VIEUX DOCTEUR, 307.— Les dangers physiologiques des courants électriques, (*Le fascinateur*), 308.— Cuisson des œufs (*La Cuisine à l'Ecole primaire*), 311.— Les syndicats catholiques, THOMAS POULIN (*Le Travailleur*), 312.— Le vent (*poésie*), GUY DE VAUDREUIL, 316.— L'Héritier des ducs de Sailles (*feuilleton*), M. DELLY, 317.

ILLUSTRATIONS

Couverture: Rencontre inattendue, tableau de Paul Peel.— Le Père Charles de Foucauld, 284.— Les glaces sur le Saint-Laurent, 287.— La future basilique de Ste-Anne de Beaupré, 295.— Une relique des premiers jours du C. P. R., 300.— M. J.-E.-A. Dubuc, 304.— Feu l'abbé S. Richard, 304.— S. G. Mgr R.-M. Rouleau, évêque-élu de Valleyfield, 305.— Le barrage Gouin, sur la rivière Saint-Maurice,

310.— Le vieux Québec : les Remparts près de la Porte St-Jean, 314.

MAI 1923

TEXTE

Fêtons Dollard!, EDOUARD.-V. LAVERGNE, ptre, 321.— Fêtes de Monseigneur de Laval, CYRILLE GAGNON, ptre, 323.— Une page d'histoire, 326.— Vers le paganisme, J.-ALBERT FOISY, 329.— Premier sourire du printemps, THÉOPHILE GAUTIER, 330.— La bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, 331.— Une héroïne contemporaine, L. ZEYS (*Le Noël*), 333.— Chronique littéraire : Victor Hugo et Théophile Gautier, FERDINAND BÉLANGER, 333.— Petit conte oriental, 344.— Le Semeur, VICTOR HUGO, 344.— Éphémérides canadiennes : avril 1923, 345.— La machine humaine : l'hypophyse, LE VIEUX DOCTEUR, 348.— Une parole bien comprise, 348.— Les légumes (*La Cuisine à l'Ecole primaire*), 350.— Les syndicats, THOMAS POULIN (*Le Travailleur*), 351.— Salaire viable, 352.— Pour s'amuser, 353.— La lune (*poésie*), LAMARTINE, 354.— L'Héritier des ducs de Sailles (*feuilleton*), M. DELLY, 355.

ILLUSTRATIONS

Couverture : Dollard, de M. E.-J. MASSICOTTE.— Monseigneur de Laval, 323.— Monument de Monseigneur de Laval, à Québec, 325.— L'immense diocèse de Monseigneur de Laval, 327.— Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus le jour de sa 1ère communion, 331.— Maison où est née la Bienheureuse, 332.— La bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus, 332.— Chambre de la Bienheureuse au Carmel de Lisieux, 332.— Armes de Sœur Thérèse, 333.— Le roi Georges V et ses quatre fils, 341.— Théophile Gautier, 342.— Les nouveaux bureaux de la Banque Nationale, à Québec, 345.— Feu l'honorable John-C. Kaine, 345.— Feu l'abbé Philippe Mathieu, 347.— Feu sir L.-O. Taillon, 347.— Feu l'abbé Joseph Rouleau, 347.— Le vieux Québec : Batterie de l'Hôtel-Dieu, N° 2, 352.

JUIN 1923

TEXTE

La fête nationale, J.-ALBERT FOISY, 361.— Sur le chemin de l'exil, ESDRAS DU TERROIR (*Le Messager de Sherbrooke*), 362.— Le miracle, ROGER LABRIC (*Les Champs Bleus*), 365.— Erreur... est compte, FERNAND ST-JACQUES, 376.— Une conquête de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, PETRUS DESCAMBRES (*Le Messager canadien du S.-C.*), 370.— Une héroïne contemporaine, L. ZEYS (*Le Noël*), 374.— Un bocage sur un bloc de pierre, V.-A. HUARD, ptre (*Le Naturaliste Canadien*), 378.— Rencontre (*poésie*), VICTOR HUGO, 379.— Impression d'une lampe à huile, MYRIAM THELEN (*La Maison*), 380.— Chronique littéraire: *Rencontre*, FERDINAND BÉLANGER, 382.— Éphémérides canadiennes, mai 1923, 384.— La machine humaine : le thymus, LE VIEUX DOCTEUR, 388.— Le radium, Dr CH. VILLANDRÉ, 389.— Les légumes (*La Cuisine à l'Ecole primaire*), 392.— Le droit au travail, THOMAS POULIN (*Le Travailleur*), 393.— Pour s'amuser, 395.— Fin de pluie (*poésie*), J.-ALCIDE JOYEL, 395.— De bons livres, 396.— Ce que j'aimais (*poésie*), SŒUR THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS, 396.— L'Héritier des ducs de Sailles (*feuilleton*), M. DELLY, 397.

ILLUSTRATIONS

Couverture : Un petit secret, Envoi de M. l'abbé ANTONIO HOUDE.— La reconstruction d'Arras, 369.— Monument à la mémoire d'Abraham Martin, 374.— Bouleaux et cormiers poussés sur un bloc erratique, 378.— Vue de l'Île Ellis dans le port de New-York, 381.— S. G. Mgr F.-X. Ross, 384.— L'hon. P.-G. Graham, 385.— L'asile St-Joseph, à la Baie St-Paul, 385.— Mgr Berlioz, évêque d'Hakodaté (Japon), 386.— Le "Marvale", 386.— Les cadets de Québec, 387.— Le vieux Québec : Vue du Palais épiscopal et de ses ruines, 394.

JUILLET 1923

TEXTE

Les vacances, EDOUARD-V. LABERGNE, ptre 401.— L'antienne des agonisants, EMILE BAUMANN (*La Maison*), 402.— La descente rapide, J.-ALBERT FOISY, 405.— Et les idoles tombèrent A. ROY, S.J. (*Le Messager Canadien du S.-C.*) 407.— Une héroïne contemporaine, L. ZEYS (*Le Noël*), 411.— Chronique littéraire : *Les habits rouges*, FERDINAND BÉLANGER, 420.— Éphémérides canadiennes : juin 1923, 422.— La machine humaine la vieillesse, LE VIEUX DOCTEUR, 425.— La "tumeur blanche" du genou, G. B. (*La Croix*), 428.— Les légumes (*La Cuisine à l'École primaire*), 428.— Le mal n'est pas à la ville mais à la campagne, THOMAS POULIN (*Le Travailleur*), 432.— Pour s'amuser, 434.— Seigneur, mon âme est triste (*poésie*), GUY DE VAUDREUIL, 435.— L'Héritier des ducs de Sailles (*feuilleton*), M. DELLY, 436.

ILLUSTRATIONS

Couverture : Qui s'y frotte, s'y pique. Tableau de M. CHOCARNE-MOREAU.— Vue du grand canal de Venise, 406.— Le "Richelieu" le nouveau navire de la "Canada Steamship", 410.— Les foins sur la rive sud du Saint-Laurent, 312.— La rivière des Mille-Isles, 415.— Le dévoilement du monument Taschereau, 419.— S. G. Mgr

A.-X. Bernard, 422.— Feu M. J.-E. Prince, 423.— La ferme de Maizerets, 423.— Le monument Taschereau, 424.— L'hon. M. Ferguson, 425.— Pont suspendu qui sera érigé entre Anthony's Nose et Port Clinton, E.-U., 425.— Le vieux Québec : vue du Palais de l'Intendant, 433.

Août 1923

TEXTE

Matière à réflexion, J.-ALBERT FOISY, 441.— Souvenir d'Afrique, YVES MORVAN (*Annales de S.-Joseph*), 443.— "Si je l'agrafe !" (*Bulletin paroissial de N.-D. du Chemin*), 446.— La préservation de nos richesses forestières, LOUIS VICO (*Chez Nous*), 448.— Le tigre royal en Cochinchine, E. FEYTAUD (*L'Ami des Enfants*), 450.— Un embarrassant pépin de pomme, ESDRAS DU TERROIR (*Le Messager*), 455.— Chronique littéraire : *L'Œil du Phare*, FERDINAND BÉLANGER, 458.— Éphémérides canadiennes : juillet 1923, 460.— L'eau de goudron, 462.— La machine humaine : Ses détraquements, LE VIEUX DOCTEUR, 463.— Les légumes (*La Cuisine à l'École primaire*), 465.— Le syndicat est le protecteur de la société, THOMAS POULIN (*Le Travailleur*), 467.— Pour s'amuser, 469.— Les livres, 470.— Les trois angélus (*poésie*), JEAN BRUCHÉSI, 470.— L'Héritier des ducs de Sailles, *feuilleton*, M. DELLY, 472.— Table des matières, 478.

ILLUSTRATIONS

Couverture : Jour de fête. Tableau de M. J.-A. MUENIER — S. Dominique, (4 août), 445.— L'Orphelinat-école du Lac-Sergent, 447.— Monument érigé sur les bords du lac Champlain à la mémoire de Samuel de Champlain, 449.— Vue de la Piazza Santa Croce, à Florence, 454.— Saint Bernard (20 août), 457.— Feu l'abbé Arthur Dumais, 460.— L'hon. J.-H. Bell, 462.— Le vieux Québec : Vue du Palais épiscopal de Québec et de ses ruines, 468.— Le général Gouraud au Canada, 471.



LIBRARY AND ARCHIVES CANADA
Bibliothèque et Archives Canada



3 3286 55531355 6